



choisir

revue culturelle
n° 565 – janvier 2007

(Tendus
vers l'unité



*Dieu de grâce,
c'est ensemble que nous nous tournons vers toi dans la prière,
car c'est toi qui nous unis.*

(...)

*Ouvre nos cœurs afin qu'ils sachent aimer,
reconnaitre que tous ont été créés à ton image,
qu'ils sachent prendre soin de la création
et servir la vie dans toute sa merveilleuse diversité.*

*Transforme-nous afin que, nous offrant nous-mêmes,
nous devenions tes partenaires
dans l'œuvre de transformation,
recherchant l'unité complète et visible
de l'Eglise une de Jésus-Christ,
devenant les prochains de tous,
dans l'attente et le désir de la pleine révélation de ton règne,
par la venue d'un nouveau ciel et d'une nouvelle terre.*

Samuel Kobia
secrétaire général du COE



choisir

n° 565 - janvier 2007

Revue culturelle jésuite fondée en 1959

Adresse

rue Jacques-Dalphin 18
1227 Carouge (Genève)

Administration et abonnements

tél. 022 827 46 76
administration@choisir.ch

Rédaction

tél. 022 827 46 75
fax 022 827 46 70
redaction@choisir.ch
Internet : www.choisir.ch

Rédaction

Pierre Emonet s.j., rédacteur en chef
Lucienne Bittar, rédactrice
Jacqueline Huppi, secrétaire

Conseil de rédaction

Louis Christiaens s.j.
Joseph Hug s.j.
Stjepan Kusar

Mise en page et imprimerie

Imprimerie Fiorina
rue du Scex 34 • 1950 Sion
tél. 027 322 14 60

Cedofor

Marie-Thérèse Bouchardy
Axelle Dos Ghali
Stjepan Kusar

Administration

Geneviève Rosset-Joye

Abonnements

1 an : FS 95.-
Etudiants, apprentis, AVS : FS 65.-
CCP : 12-413-1 «**choisir**»
Pour l'étranger : FS 100.-
par avion : FS 105.-
€ : 66.- ; par avion : € 70.-
Prix au numéro : FS 9.-

choisir = ISSN 0009-4994

Illustrations

Couverture : Pierre Emonet
p. 11 : Jerry Ryan
p. 19 : Bac Films
p. 26 : Helen Sager, Bâle
p. 27 : Olivier Laffely, Collection de l'art
brut, Lausanne
p. 30 : Warner Bros Pictures

Les titres et intertitres sont de la rédaction

sommaire

Editorial	2
Des gestes ! <i>par Pierre Emonet</i>	
Actuel	4
Spiritualité	8
Souvenirs, souvenirs... <i>par Bruno Fuglistaller</i>	
Témoignage	9
Pourquoi je reste <i>par Jerry Ryan</i>	
Bible	13
Jésus-Christ était-il prêtre ? <i>par Ariel Alvarez Valdès</i>	
Politique	18
Indigènes d'Australie <i>par Brian McCoy</i>	
Société	21
Suicide et désespoir. Le saut de la foi <i>par Jacques Petite</i>	
Arts	25
Dieu, l'art brut et la folie créatrice <i>par Valérie Bory</i>	
Cinéma	29
Réelles fictions <i>par Guy-Th. Bedouelle</i>	
Lettres	32
Le dogme intégral. John Henry Newman <i>par Gérard Joulé</i>	
Livres ouverts	36
Jésus et son entourage <i>par Dominique Haenni</i>	
Livres ouverts	40
Les rois de l'Ancien Testament <i>par Jean-Pierre Zurn</i>	

Des gestes !

Commentant le voyage de Benoît XVI en Turquie, le cardinal Walter Kasper, président du Conseil pontifical pour l'unité des chrétiens, fait remarquer que la cause de l'unité ne peut plus se contenter de déclarations et de textes : l'œcuménisme exige des gestes. Si les déclarations ont leur importance, elles ne suffisent pas à créer un climat ; les gestes concrétisent l'espérance, proclamant haut et fort que l'unité des Eglises n'est pas une idée romantique, une utopie dont se nourrit la bonne conscience des chrétiens. En voyant le pape Benoît XVI et le patriarche œcuménique Bartholomée I^{er} se donner le baiser de paix, assister aux liturgies respectives, bénir d'un même geste au nom du même Christ, le monde commence à comprendre que le chemin vers l'unité est amorcé. De part et d'autre on se met en route pour retrouver le patrimoine qui fut un jour commun et que des brouilles de famille ont malencontreusement dispersé. Petits gestes aux yeux des fidèles, dont la signification est plus vaste qu'il n'y paraît dans le maquis diplomatique où sont gérées les relations officielles entre les Eglises.

Avec la Réforme, le contentieux est plus profond, les blessures plus récentes, les gestes moins spectaculaires. Il y a bien eu l'accord sur la justification avec les luthériens, un grand pas qui n'a guère été suivi d'autres. Depuis, le mouvement stagne, l'hiver semble bien installé et les signes avant-coureurs du printemps se font désirer. Du côté officiel, c'est la gêne et une retenue que ne parviennent pas à masquer les déclarations pleines de bonne volonté mais peu efficaces. Moins timide, la base va de l'avant un peu partout, invente et multiplie les gestes qui prennent de court les responsables.

Un même désir anime les uns et les autres, un même Esprit inspire la nostalgie de l'unité, les efforts de rapprochement, les initiatives qui la stimulent et la fidélité à l'Évangile. D'où les tensions que l'on sait, inévitables douleurs d'accouchement, laborieuse marche vers l'unique Église du Christ, qui rassemble en un seul corps tant de traditions et de sensibilités diverses. Fruit de la présence de l'Esprit, l'Église est à la fois un don du Christ et un chantier confié aux baptisés (cf. Ep 4,11-16). A eux de faire preuve d'imagination et d'audace pour combler les fossés creusés par leurs querelles d'autrefois.

Si, de part et d'autre, certains raidissements déçoivent, un peu partout dans le monde des lieux phares balisent la route de l'unité. Près de nous, à Taizé, à Bose, à Romainmôtier; dans de vénérables abbayes cisterciennes, des communautés ont su trouver les gestes de l'espérance : l'accueil, la prière partagée, l'amendement de certains textes liturgiques, l'actualisation des symboles et une hospitalité eucharistique personnalisée.¹ D'autres champs restent ouverts, trop peu explorés, où des progrès sont possibles pour peu que l'on accepte de se dégager des étroites confessionnelles et de croire que la maison du Père est assez vaste pour contenir de nombreuses demeures (Jn 14,2). Je pense au catéchuménat comme préparation à un unique et même baptême, à la catéchèse qui doit initier à la compréhension du même credo, au dialogue interreligieux, aux prises de positions officielles et aux déclarations communes en matière de politique ou d'éthique.

Les églises et les temples se vident, la pratique traditionnelle n'est plus que le fait d'une génération d'ainés qui a terminé sa tâche, la foi se dilue dans de fumeuses théories syncrétistes et l'hystérie laïciste multiplie les attaques pour évacuer la religion et prendre sa place. En contraste, les JMJ et autres rassemblements pluriconfessionnels de jeunes, les pèlerinages et les routes vers les hauts lieux du christianisme, les groupes de prière et de méditation rassemblent des enthousiastes qui prient, célèbrent et rafraîchissent la grâce de leur baptême, conscients d'appartenir à la même Eglise du Christ. Dans ce contexte, qui ne se paie pas d'ergotages, les Eglises chrétiennes parlent en ordre dispersé, comme si les formes historiques dans lesquelles les disciples ont coulé le message du Maître l'emportaient sur la substance même de la Bonne Nouvelle. La marche vers l'unité renvoie les chrétiens à leur créativité, faite de recherches, d'essais, de tâtonnements plus ou moins heureux, d'un chemin qui va de l'avant, dans l'audace et la fidélité.

Pierre Emonet s.j.



1 • La pratique généralisée de l'hospitalité eucharistique est encore interdite aux catholiques.

■ Opinion

La laïcité contre Noël

Dans les pays européens d'immigration, les symboles chrétiens se sont faits discrets à l'approche de Noël dans le but de ne pas heurter la sensibilité des membres des autres religions. En Espagne, le « politiquement correct anti-Noël » s'inscrit dans le cadre d'un récent manifeste du parti socialiste qui affirme que « la laïcité est le seul garant de la liberté et de l'égalité ». Mais le pompon revient à l'Angleterre où les timbres-poste de Noël aux images chrétiennes ont été remplacés par des illustrations « laïques », comme celle du père Noël et de ses rennes, et où on a décidé à Birmingham d'effacer le nom de Noël des textes administratifs pour le remplacer par *Winterval*. Mais ce ne sont là que quelques-unes des initiatives prises en ce sens dans le pays de sa Majesté.

Dans ce contexte appauvrissant, reprenons l'exhortation du pasteur genevois Daniel Neeser, publiée dans la *Tribune de Genève* (12.12.06), aux dirigeants politiques des Etats laïcs : « Ouvrez-vous à l'aspiration spirituelle de vos citoyens et de vos peuples. Aucune société ne vivra que de la satisfaction de ses besoins matériels. La laïcité ne doit pas être une fermeture au spirituel ni confiner cette aspiration à la sphère privée. (...) Toute foi, quelle soit chrétienne, musulmane, bouddhiste ou philosophique, a une dimension communautaire, sociale, politique et culturelle. Le lui interdire ne fera que la projeter dans les pires intégrismes. La laïcité politique n'est pas nécessairement athée, ni de droit ni de fait. »

■ Info

Prix pour Mar Musa

La Fondation euro-méditerranéenne Anna Lindh a remis son prix « pour le dialogue entre les cultures » au Père Paolo Dall'Oglio s.j., fondateur du monastère Deir Mar Musa (Syrie). Celui-ci se trouve à 25 km de la ville de Nebek, sur la route reliant Damas à Homs, à près de 1300 m d'altitude, dans un paysage désertique. Pour le jésuite italien, qui a lancé en 1982 les travaux de restauration des ruines de l'antique structure conventuelle, il s'agit de réinventer la relation positive qui existait entre les premiers musulmans et les moines chrétiens qui vivaient sur les bords des déserts d'Arabie. La communauté de Mar Musa (une dizaine de personnes des deux sexes) est engagée depuis 1991 dans la création et le maintien de telles relations entre chrétiens et musulmans. Elle trouve en Charles de Foucauld les sources de son inspiration spirituelle.

■ Info

Eglise en Inde et inculturation

Une réunion des directeurs des Centres culturels catholiques en Inde a eu lieu à Goa, fin novembre. A cette occasion, le cardinal Paul Poupard, président des Conseils pontificaux pour la culture et le dialogue interreligieux, a déclaré : « Le christianisme est très ancien et a des racines très profondes ici en Inde. Comme toutes les autres cultures du monde, les cultures indiennes sont sujettes à de continues évolutions et adaptations. (...) Même si les gens de Goa professent différentes confessions et ont des bagages culturels différents, cette petite bande de terre est marquée par une harmonie pacifique et par le respect mutuel. (...) Le

riche patrimoine culturel indien offre autant un défi qu'une occasion de vivre et de proclamer sa foi en Jésus-Christ. C'est un appel à l'évangélisation des cultures et à l'inculturation de la foi. »

■ Opinion

Le pape en Turquie : quelles retombées ?

« Le pape Benoît XVI, dans son homélie à Ephèse, a parlé de la petite communauté chrétienne en Turquie et de ses problèmes quotidiens. Et c'est bien qu'il l'ait fait. Dans la même allocution, il a encouragé les chrétiens en Turquie à poursuivre ce qu'ils ont fait jusqu'à présent, à savoir s'engager plus avant encore pour le christianisme. Je crois que c'est cet encouragement à l'engagement qui va porter du fruit pour la suite. Les gens vont se nourrir longtemps de cette phrase-là. Du côté turc, il n'y a par contre aucune intention de changer quelque chose [à la liberté de religion et tout particulièrement au statut légal des Eglises], du moins pas fondamentalement. D'ailleurs, comme l'ont souvent répété des politiciens turcs, cela ne concerne en rien la campagne électorale qui actuellement bat son plein en Turquie. On ne peut rien en espérer. Au mieux, la situation des Eglises va rester telle qu'elle est. Au pire, on peut s'attendre à ce que les chrétiens en payent le prix lorsque l'Union européenne gèlera les négociations sur l'entrée de la Turquie (même si on ne sait pas vraiment quelle sera la nature de ce « gel »). On pourra tout naturellement les accuser d'être de ceux qui ont mal parlé de la Turquie à l'étranger, même si cela est totalement injustifié et s'ils se sont toujours prononcés en faveur de l'entrée de la Turquie dans l'UE.

[En matière de dialogue entre l'Eglise de Rome et l'islam], je pense qu'une impulsion a été donnée. Peut-être que le dialogue va devenir plus pointu et plus prononcé car il passera davantage par les savants des deux bords... même si c'est une chose difficile parce que, principalement du côté musulman, il y a relativement peu de partenaires formés au dialogue. »

Otmar Oehring
expert en droits humains pour
l'agence d'entraide MISSIO Aachen,
grand connaisseur de la Turquie

■ Opinion

Les Américains piégés

« Les intellectuels turcs pour la plupart pensent que la visite du pape en Turquie était principalement souhaitée par les Etats-Unis et l'UE, que leur objectif était de soutenir le Phanar pour "embêter" les Russes et les Turcs et qu'ils auraient donc préféré que ce voyage ne soit pas aussi réussi pour les Turcs ! [...] La visite de Benoît XVI à la Mosquée Bleue et la méditation qu'il y a faite a énervé les Américains. TV FOX a presque insulté le pape et l'a accusé de dépasser les limites. Benoît XVI a contenté les musulmans mais blessé les bons chrétiens... »

Un correspondant turc

■ Info

Chine : martyrs catholiques

Les témoignages et récits autobiographiques de catholiques chinois qui ont passé 30 ans ou plus en prison ou dans des camps de travail ont été compilés dans un ouvrage intitulé *Le Livre rouge des martyrs chinois*. Il a été réalisé sous la direction de Gerolamo Fazzini, co-di-

recteur de la revue missionnaire *Mondo e Missione* (Milan), avec la collaboration de plusieurs missionnaires de l'Institut des missions étrangères, à Milan, spécialistes de la vie religieuse en Chine.

Dans la préface, le cardinal Joseph Zen Ze-kiun, évêque de Hong Kong, souligne le devoir de mémoire envers les martyrs du XX^e siècle. Si la situation est aujourd'hui différente en Chine, reste que la souffrance de l'Eglise officielle n'est pas terminée. Elle est soumise à des contrôles permanents, à des interférences et à des abus de la part du gouvernement. Quant à l'Eglise clandestine de Chine, on peut même parler de « persécution » à son encontre.

■ Info

Israël toujours au-dessus des lois

Mgr Desmond Tutu, Prix Nobel de la paix 1984, devait diriger la commission d'enquête sur le massacre des civils palestiniens à Beït Hanoun, dans le Nord de la bande de Gaza, pour le compte du Conseil des droits de l'homme de l'ONU. La « bavure » de l'artillerie israélienne avait fait le 8 novembre passé 19 morts civils, majoritairement des femmes et des enfants. Mais la mission a été annulée, faute du feu vert israélien. Mgr Tutu et Christine Chinkin, professeur britannique en droit, également de la mission, devaient arriver sur place le 10 décembre dernier. Or Israël n'a pas délivré de visa au Prix Nobel. « Nous trouvons affligeant le manque de coopération du gouvernement israélien », a déclaré l'archevêque sud-africain. « Parfois, ne pas prendre de décision constitue une décision », a-t-il rajouté. Desmond Tutu, ayant d'autres engagements, a dû renoncer à sa mission.

Du côté israélien, on ne cache pas sa satisfaction. Miri Eisin, la porte-parole du Premier ministre israélien Ehud Olmert, a déclaré qu'Israël avait enquêté sur l'incident de Beït Hanoun et reconnu son erreur, et qu'une mission de l'Onu n'avait donc aucune utilité. « La mission avait été envoyée sur le postulat qu'Israël avait pris pour cible des civils et il n'a pas été tenu compte des attaques quotidiennes à la roquette contre des civils israéliens », a-t-elle ajouté.

Les Israéliens, de manière plus générale, critiquent le Conseil des droits de l'homme, qui a remplacé en juin 2006 la Commission des droits de l'homme des Nations Unies, jugeant cette institution unilatérale. Il est vrai que l'Etat d'Israël fournit au Conseil matière à travail. Le Conseil a déjà dû tenir trois séances extraordinaires consacrées à Israël et adopter sept résolutions condamnant des opérations israéliennes à Gaza et au Liban.

■ Info

Ecart des niveaux de vie

Selon une étude de l'Institut mondial de recherche sur l'économie de développement de l'Université des Nations Unies, 2 % de l'humanité détiennent la moitié du patrimoine des ménages, tandis que 50 % de la population mondiale en détiennent 1 %. Un patrimoine personnel de 2200 dollars permet de faire partie des 50 % des personnes les plus riches du monde, 61 000 dollars suffisent pour compter parmi les 10 % des personnes les mieux dotées et 500 000 dollars pour accéder au club très fermé du 1 % des individus les plus fortunés.

L'étude confirme la concentration de la richesse dans les pays les plus développés : un quart des 10 % des personnes les plus riches du monde vivent aux

Etats-Unis, 20 % au Japon, 8 % en Allemagne, 7 % en Italie, 6 % en Grande-Bretagne, 4 % en France et en Espagne.

■ Info

Le développement et les femmes

Dans son rapport annuel *La situation des enfants dans le monde 2007*, l'UNICEF demande aux gouvernements de promouvoir l'égalité des femmes. L'argument est simple : comme ce sont en priorité les femmes qui s'occupent des enfants, leur statut a des répercussions directes sur les enfants. Les chiffres publiés par l'UNICEF montrent que le troisième objectif du Millénaire pour le développement, à savoir l'égalité des sexes, constitue une condition essentielle dans la lutte contre la pauvreté. Les mères instruites, en bonne santé et reconnues pour leurs prestations sur le plan du travail, réussissent à mieux s'occuper de leurs enfants et à prendre les bonnes décisions. Inversement, là où la position des femmes n'est pas renforcée, les enfants ne peuvent pas grandir en bonne santé et s'épanouir pleinement. La promotion de l'égalité des sexes n'est donc pas uniquement un idéal, à poursuivre pour des raisons éthiques.

Des succès considérables ont été enregistrés au cours des décennies passées. Cependant les femmes continuent de travailler globalement plus que les hommes, tout en obtenant des salaires inférieurs, et elles sont souvent exclues des décisions dans la vie privée et publique. Or lorsque hommes et femmes ont une part égale dans les décisions familiales (les femmes qui ont un emploi y sont associées plus activement), cela entraîne une meilleure répartition des ressources de la famille et une meilleure alimentation des

enfants. Dans la même logique, l'UNICEF demande aux gouvernements de faciliter l'accès des femmes aux processus décisionnels politiques et administratifs car elles s'y investissent pour le bien des enfants. Bien des progrès sont encore à accomplir dans ce domaine : les femmes n'occupent que 17 % des sièges parlementaires dans le monde.

■ Info

Norvège, fond éthique

Le fonds pétrolier norvégien est depuis 1996 un fonds d'investissement public. Son capital (169 milliards d'euros) est issu des revenus tirés de l'exploitation et de l'exportation des ressources pétrolières du pays. Sa gestion est confiée à la Banque centrale norvégienne.

Or la stratégie d'investissement du fonds norvégien évolue depuis trois ans vers une gestion éthique dont les critères d'exclusion sont : fabrication d'armes particulièrement inhumaines (chimiques, nucléaires, biologiques, mines antipersonnel, etc.) ; violations sérieuses des droits de l'homme ; dégradation sévère de l'environnement ; corruption massive. Fin 2005, le montant total des désinvestissements se chiffrait à environ 704 millions d'euros, au détriment de quinze acteurs majeurs de l'armement, tant américains qu'européens. La liste noire a été complétée l'an passé avec le géant américain de la distribution Wal-Mart, accusé de violations graves des droits de l'homme, et avec l'entreprise sud-coréenne Poongsan Corporation, accusée de produire des bombes à sous-munitions.

Souvenirs, souvenirs...

Vraiment, je ne savais plus quoi faire... Les huit paires d'yeux, bien que regardant dans ma direction, me laissaient soupçonner que les enfants étaient loin, très, très loin... Et que chacun à sa façon menait une lutte désespérée. Les têtes se faisaient tellement lourdes qu'elles avaient besoin de s'appuyer sur les coudes, les regards devenaient un peu vagues, les paupières attaquaient sans cesse, les yeux disaient bonne nuit. Bref... si j'avais encore quelques illusions sur mes talents de pédagogue, elles étaient condamnées à disparaître définitivement.

Quelle n'est donc pas ma surprise, quelques années plus tard, lorsque, attendant un train, je remarque le regard assez appuyé que pose sur moi une jeune personne. Après quelques hésitations, elle s'adresse à moi et me demande si je suis le Père qui a remplacé quelques semaines l'abbé Untel. « C'est bien moi. » « On s'amusait bien pendant vos leçons, vous pataugiez mais on rigolait bien. » Disons que cette confirmation par quelqu'un d'autre de ma propre appréciation en matière de compétences pédagogiques ne m'a plu qu'à moitié... Mais un très sympathique échange au sujet de ce que sont devenus les uns et les autres s'en est suivi.

Souvenirs... A la réflexion, je dois reconnaître avoir été très touché et surpris. Jamais je n'aurais pensé que ces chenapans se seraient rappelés mon

passage. Ma fierté en a pris un coup, certes, mais cet échange de souvenirs m'a longtemps habité.

Si j'ai éprouvé des sentiments ambivalents, c'est peut-être aussi parce que l'idée que je me faisais du succès et de l'échec a été remise en question durant cet échange. J'avais tout raté en tant que pédagogue, mais récolté un petit succès comme amuseur... bien malgré moi, il est vrai. Si je m'étais révélé grand pédagogue, peut-être bien que cette petite discussion n'aurait jamais eu lieu. Une réalité « sombre » peut avoir un bon côté. Il fallait le dénicher ici ! Et en l'occurrence, cela n'a été possible que grâce à l'aide de cette jeune personne.

Sans le savoir, elle m'a donné une leçon de réalisme : les situations que nous vivons sont plus riches que nous l'imaginons. Parfois nos fragilités, nos limites sont plus fécondes que nos forces, parce qu'elles mettent en évidence que nous avons besoin des autres pour avancer. Les élèves se révèlent de bons professeurs ; encore une chose qu'il m'a fallu apprendre.

Bruno Fuglistaller s.j.

Pourquoi je reste

●●● **Jerry Ryan**, Winthrop, MA (Etats-Unis)
Ecrivain, employé à l'aquarium de New England

Il y a quelques temps de cela, j'ai reçu un e-mail d'un vieil ami avec qui j'avais perdu contact depuis de nombreuses années. C'était un ancien séminariste d'Argentine, qui avait été emprisonné et torturé pendant la « sale guerre » de la dictature militaire. Il avait survécu à tout cela, comme par miracle. Ses cicatrices étaient réelles et permanentes ; parmi elles, et non des moindres, des cicatrices psychologiques dues au silence de la majorité de la hiérarchie de l'Eglise d'Argentine et même à l'active collaboration de certains évêques avec le gouvernement pendant cette période de brutale répression. C'est pourquoi je ne fus nullement surpris lorsqu'il m'annonça qu'il avait quitté l'Eglise catholique. Sa foi était restée intacte, mais il avait perdu toute confiance dans l'institution.

D'abord, il trouva refuge dans l'Eglise anglicane, mais il n'y avait pas de communauté anglicane là où il vivait. Puis il se sentit attiré par la spiritualité orthodoxe, mais il n'y avait pas de communauté orthodoxe dans son entourage. Alors il pria seul devant des icônes, comme si ce n'était que dans l'Eglise triomphante, libérée de toute ambiguïté qu'il pouvait trouver sa communauté. Il aurait pu faire pire ! Il m'envoya une longue liste de reproches contre l'Eglise catholique - la plupart étaient bien fondés d'ailleurs. En aucun cas je ne voudrais juger mon ami. Je le comprends fort bien. Il m'a amené à me questionner sur mes propres motivations à rester dans l'Eglise.

La raison la plus claire et la plus simple pour laquelle je demeure catholique est que j'y suis habitué. Je suis né et j'ai grandi dans l'Eglise catholique. Il se trouve que je suis catholique, tout comme je suis américain. C'est un fait empirique. C'est l'idée de fond (et bien prosaïque !) de ma fidélité.

Déceptions

Parce que je suis catholique, je vais à la messe les dimanches (ou les samedis soirs), et j'y suis plutôt à l'aise. Je sais quand m'asseoir, m'agenouiller et je connais les réponses. Je suis très au fait de la théologie eucharistique et je veux répondre à ce don de tout mon être. Mais j'ai souvent l'impression de n'accomplir que des mouvements. Les gens autour de moi sont des étrangers, les chants (on ne peut plus à l'eau de rose) sont dirigés par un chœur qui s'exprime quelques octaves au-dessus de ce que la majorité d'entre nous sommes capables, et le sermon est souvent insipide et ennuyeux. Il m'est arrivé de me sentir beaucoup plus en union avec les gens qui attendent le bus à cinq heures du matin pour aller travailler en ville, qu'avec les fidèles à l'église. Au moins, à l'arrêt de bus, nous nous connaissons, même superficiellement, et nous sommes embarqués dans la même aventure. A l'église, j'ai l'impression que nous sommes une foule bigarrée qui remplit ses obligations.

Il y a une clique de gens dévoués dans la paroisse qui font tourner la boutique. Ce

témoignage

Jerry Ryan collabore à « choisir » depuis plusieurs années, proposant des articles de spiritualité. Il raconte ici pourquoi il reste catholique, ce qui soutient sa foi, malgré les doutes et les découragements qui l'habitent parfois vis-à-vis de l'Eglise.

sont de braves gens qui font de leur mieux, mais je n'ai jamais été tenté de les rejoindre. Je n'ai simplement pas la vocation d'un ministère laïc. Et le pire, c'est que je n'ai aucune idée de comment améliorer ce qui ne va pas ! Or je ne peux pas me tenir en dehors et jeter en même temps la pierre. Ce qui me fait souffrir et me déçoit dans l'Eglise se trouve aussi en moi, et je n'aime pas non plus cette partie de moi. Souvent je me sens un hypocrite parmi d'autres hypocrites : nous prétendons tous vivre quelque chose que nous contredisons constamment.

Voilà un premier niveau de jugement. Dans un contexte plus large, il y a une longue litanie de réclamations : l'obsession « micro-chirurgicale » de l'Eglise sur la question de la vie sexuelle de ses fidèles et sa façon d'imposer des règles « à taille unique » qui doivent aller à tout le monde ; le fait que l'Eglise fasse la cour aux riches et aux puissants, ces laïcs siégeant dans les conseils diocésains et les comités de consultation (est-ce que ces millionnaires représentent le peuple de Dieu ?) ; la prise de position politique (il faut définir des lois morales). La litanie pourrait s'allonger indéfiniment.

Tout en étant un catholique pratiquant, je chante depuis une quinzaine d'années dans un chœur de la communauté russe orthodoxe. Grâce à cela, j'ai découvert les richesses des Eglises orientales et cela m'a ouvert les yeux sur des aspects de ma tradition que je n'avais pas encore perçus. C'est une formidable expérience, un vrai cadeau qui me fortifie, mais je n'ai jamais été tenté par la conversion à l'orthodoxie et je suis exclu de ses sacrements.

Les contradictions dans l'orthodoxie sont peut-être très différentes de celles dans le catholicisme, mais elles ne sont pas moins vraies. Il n'y a rien de « mystique » dans les querelles inter-Eglises, les rivalités de juridiction et les jalousies mina-

bles. J'ai souvent eu le sentiment que si le plus pur des deux traditions venaient à se conjuguer pour se compléter réciproquement, de nombreux défauts s'amenuiseraient de part et d'autre. Mais cela nécessiterait une purification et une ouverture qu'aucun parti n'est prêt à assumer. Est-ce alors simplement par inertie que je continue d'être un catholique ? J'espère que non. Faisant face à autant de choses qui me désillusionnent et à la tentation de simplement m'en aller, je réponds avec les paroles de Pierre : « Où irions-nous ? Tu as les paroles de la vie éternelle. »

Communauté invisible

Il y a bien longtemps, j'ai recopié une phrase d'une source désormais perdue, qui va au cœur des choses : « Nous connaissons ce qui est humain dans l'Eglise d'autant mieux que nous sommes indignes de connaître ce qui est divin en elle. Ceux qui sont les plus qualifiés pour être scandalisés par les fautes, les défauts et même les difformités de l'Eglise - les saints - sont ceux qui ne se sont jamais plaints à son égard. » Bien loin d'être seulement un semblant de saint, je rouspète, tout comme certains d'entre eux l'ont fait d'ailleurs. Et pourtant, je veux connaître et croire en ce qui est divin. Nos communautés humaines seront toujours terriblement imparfaites, fragiles et des sources ambiguës d'amitiés enrichissantes, mais aussi d'antipathie et de déception. La vraie communauté chrétienne se trouve à un niveau transcendantal, ancrée dans la Trinité et invisible à nos yeux. C'est une communion de gens brisés, très différents les uns des autres par leurs préoccupations et leurs apparences (en tous cas au niveau humain) mais qui néanmoins sont unis dans le sang du Christ.

L'échec de la communion au niveau humain fait partie de notre statut historique et de l'héritage de notre péché. Je ne crois pas que nous devrions prétendre « apprécier » quelqu'un parce qu'il est un bon catholique. Les Apôtres continuèrent à se quereller entre eux, même après la Pentecôte, et l'histoire de l'Eglise est pleine d'exemples de saints qui n'ont pas pu se tolérer mutuellement. Cette réalité nous assaille de toute part. Mais c'est précisément ce matériau brut qui devient le Temple de l'Esprit et la Chair du Christ. Ce n'est ni visible ni palpable, sinon en de rares occasions bénies.

Il y a un autre aspect rarement mentionné : la nature tout à fait personnelle de notre foi. Ce qui nous unit de manière empirique en tant que catholiques, c'est notre profession de foi en des dogmes et des enseignements de l'Eglise. Or la foi de chaque personne est unique. Si l'on demandait à cent catholiques ce que signifie la foi pour eux, on obtiendrait cent réponses différentes.

La foi n'est pas simplement l'acquiescement à un dogme abstrait ou à un enseignement. C'est une expérience du Christ qui conduit quelqu'un à s'approprier tel ou tel dogme ou enseignement de façon personnelle. Ce n'est pas quelque chose que l'on peut imposer de l'extérieur, même de manière subtile. La foi doit être vitale et libre, quelque chose que l'on comprend et interprète dans les profondeurs de son être, selon les dons que l'on a reçus, selon sa vocation et ses propres limites. Une foi qui n'est pas enracinée dans une conviction intérieure profonde n'est pas une foi vivante. Nous pouvons ne pas « sentir » ce que nous voulons croire ; nous pouvons même avoir des doutes superficiels ; mais il y a une conviction de fond qui donne sens à notre existence et sans laquelle tout ne serait qu'une farce ridicule.

En tant que catholique, ma conviction est l'histoire d'amour que l'Eglise m'offre - l'amour de Dieu qui est devenu mon frère, qui souffre en moi et avec moi, qui prend sur lui le péché du monde et qui descend dans les profondeurs des enfers pour chercher ce qui était perdu. Bien que cela donne sens à ma vie, cela ne signifie pas pour autant que je « me sente » bien. Cette conviction me met au défi à un niveau où je ne veux pas être entraîné ; elle exige de moi plus que je ne suis prêt à donner.

Ce que l'Eglise me met devant les yeux, c'est la sagesse des siècles : celle des confesseurs, des martyrs et des « fous » de Dieu. Cette sagesse s'incarne dans les ambiguïtés de deux histoires, celle du monde et la mienne, mais cela représente une continuité de la communion des saints, l'héritage que me confient mes ancêtres dans la foi.

Dans nos meilleurs moments, lorsque nous faisons l'expérience de ce qui est divin dans l'Eglise - et cela demande un discernement -, l'élément humain devient bien relatif. Alors on fait l'expérience

Jerry Ryan et Elisabeth Behr-Sigel, en 2003



d'un ancrage, obscur mais réel, d'un instant que je dirais proche de l'idée du *sensus fidelium* (la foi du peuple fidèle).

Affinités spirituelles

Même si la foi est personnelle et individualisée, elle n'est pas individualiste. Au contraire, nul ne se sauve ou ne périt par soi-même. Nos actes moraux touchent l'ensemble du Corps du Christ, pour le meilleur et pour le pire. Ils ne connaissent pas de limite de temps ou d'espace. S'il y a de nombreuses demeures dans la maison du Père, je doute qu'aucune n'ait qu'une seule place. En dépit de toutes les difficultés que j'ai eues à être « à la maison » dans un acte liturgique collectif ou une prière de groupe, j'ai été terriblement gâté par de nombreu-

ses amitiés profondes et merveilleuses. Même si la foi de chaque personne est unique, il y a des affinités dans la grâce, une forme commune de voir les choses, d'agir et de réagir.

Peut-être que ma joie la plus profonde et mon support le plus sûr sont dans ce sens du partage de telles affinités. Comme si on prenait conscience les uns des autres, spontanément. Pas besoin de préliminaires ; nous sommes sur la même longueur d'onde, nous nous comprenons, nous nous nourrissons réciproquement. J'en ai fait l'expérience dans et hors des frontières canoniques de l'Eglise catholique.

Dans l'une de ses lettres au P. Joseph Perrin, Simone Weil écrivait : « Rien parmi les choses humaines n'a autant le pouvoir de nous faire garder le regard fixé avec la même intensité toujours sur Dieu, que l'amitié pour les amis de Dieu. » Pour moi, c'est comme un avant-goût du Royaume des Cieux.

En un sens, ma « communauté » ressemble à celle de mon ami argentin. Elle est composée d'icônes vivantes ; certaines sont encore sur cette terre, d'autres, bien que décédées, continuent à vivre en Dieu - un nuage de témoins qui me soutiennent et m'encouragent, et dont la destinée est mystérieusement liée à la mienne.

Je crois que nous accomplissons quelque chose de formidable ensemble, même si je ne suis pas tout à fait sûr de savoir ce que c'est. Mais ce ne sont pas mes affaires.

J. R.

CHEMINS DE VIE 2006-2007

Initiation aux Exercices spirituels de Saint Ignace

samedi 10 février de 9h30 à 18h30.

Une journée de réflexion et de prière personnelle et communautaire est proposée sur le thème **du pardon et du sacrement de la réconciliation.**

Lieu :

Institut œcuménique,
Château de Bossey, 1298 Céligny

Animation :

G. Boyer, P. et M. Champagne,
L. et G. Walckiers, Père L. Christiaens s.j.

Inscriptions :

Louis Christiaens ☎ 022 731 28 09
MarieFée Champagne ☎ +33 04 50 20 00 41

Jésus-Christ était-il prêtre ?

●●● **Ariel Alvarez Valdès**, *Santiago del Estero, Argentine*
Prêtre, professeur de Sainte Ecriture au Grand séminaire,
et de théologie à l'Université catholique

D'où provient le titre de prêtre conféré à Jésus par l'Eglise ? Jamais les Evangiles ne le nomment ainsi ; les seuls prêtres dont ils font mention sont ceux du Temple de Jérusalem (Mc 1,44), comme Zacharie, le père de Jean-Baptiste (Lc 1,5). Nulle part ils n'affirment que Jésus a officié au cours de cérémonies religieuses dans le Temple. Les Actes des Apôtres également ne mentionnent jamais d'autres prêtres que les prêtres juifs (4,1) ou païens (14,13). Quant à saint Paul, le mot prêtre n'apparaît jamais dans ses épîtres, comme s'il l'évitait intentionnellement. Enfin, l'Apocalypse et les épîtres apostoliques n'appellent jamais Jésus prêtre, en quelque sens que ce soit. Alors pourquoi donner ce titre à Jésus ?

Un culte ennuyeux

De fait, un seul livre du Nouveau Testament soutient que Jésus était prêtre. C'est l'épître aux Hébreux. Pourquoi cette affirmation ? Parce qu'à l'époque, l'auteur devait résoudre deux graves problèmes qui agitaient la communauté dont il avait la responsabilité.

D'abord, ses lecteurs étaient déçus par l'austérité et la simplicité de la liturgie chrétienne. Les premiers chrétiens étaient tous des Juifs convertis, habitués aux splendeurs des célébrations du Temple

de Jérusalem. Il suffit d'évoquer les imposantes assemblées où des dizaines de prêtres et de lévites en ornements officiaient au son des cantiques et de musiques tonitrueuses, ou encore les nuages d'encens, les multiples purifications d'eau et les rites impressionnants des sacrifices d'animaux dont les chairs étaient consumées par le feu. Les grands pèlerinages nationaux lors des principales fêtes étaient particulièrement solennels, avec leurs foules de paysans pleins de spontanéité, chantant avec enthousiasme.

Tout cela avait été liquidé par le christianisme qui n'obligeait plus personne à fréquenter un quelconque temple : on ne rencontre pas Dieu dans un temple mais dans le cœur de l'homme. Jésus l'avait dit à une femme de Samarie (Jn 4,21-23) et il n'enseignait pas que les sacrifices d'animaux étaient agréables à Dieu ; au contraire, il mettait l'accent sur la vie fraternelle, l'aide mutuelle et le service du prochain. Le culte et le sacrifice des chrétiens consistaient presque exclusivement en la foi, l'abandon à Dieu et l'amour de l'autre. Même l'eucharistie, célébrée chaque dimanche dans les familles, ne se distinguait pas beaucoup des repas ordinaires en famille.

Cette sobriété de la foi chrétienne a dû décevoir les premiers croyants et réveiller la nostalgie de l'ancien culte. Comparée à la religiosité juive, à son goût pour

D'où tenons-nous que Jésus était prêtre ? Un seul texte du Nouveau Testament l'affirme, rompant avec le passé lévitique et ouvrant le sacerdoce à tous.

le faste et la pompe des cérémonies, le christianisme donnait l'impression d'être une foi sans culte, pauvre et déconcertante.

Jésus, un laïc

Le deuxième problème à résoudre pour l'auteur de l'épître aux Hébreux concernait la rumeur qui circulait au sujet de Jésus : il ne pouvait pas être le messie, puisqu'il n'était pas prêtre. Les Juifs contemporains de Jésus attendaient en effet l'apparition de trois grands personnages promis par Dieu pour la fin des temps : un prêtre, un prophète et un roi.

L'apparition du futur prophète était annoncée dans le livre du Deutéronome, lorsque Dieu dit à Moïse : « C'est un prophète comme toi que je leur susciterai du milieu de leurs frères » (18, 18). De fait, ces paroles étaient la promesse qu'il ne manquerait jamais de prophètes en Israël. Mais peu à peu, l'imaginaire populaire les interpréta comme l'annonce de l'apparition d'un grand prophète, à l'instar de Moïse, à la fin des temps.

La promesse d'un futur roi se trouvait dans le 2^e livre de Samuel, où Dieu dé-

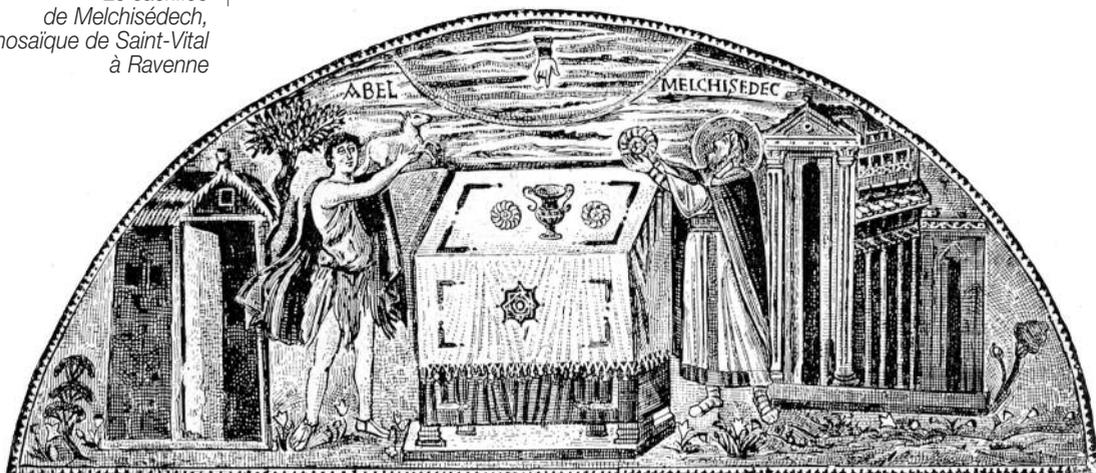
clara à David : « Lorsque tes jours seront accomplis et que tu seras couché avec tes pères, j'élèverai ta descendance après toi, celui qui sera issu de toi-même, et j'établirai fermement ta royauté » (7, 12). Ce qui faisait espérer aux Juifs l'apparition d'un roi puissant envoyé par Dieu à son peuple.

Quant au prêtre des derniers temps, Dieu l'avait promis à Elie : « Je me susciterai un prêtre sûr. Il agira selon mon cœur et mon désir » (1 S 2, 35).

Lorsque Jésus se manifesta, on chercha en lui les diverses caractéristiques de l'envoyé de Dieu. On vit en lui un « prophète » (Mc 9, 8), un « grand prophète » (Lc 7, 16), et même « le prophète » (Jn 6, 14). On le reconnut comme « roi » (Mt 21, 9), le « roi qui vient au nom du Seigneur » (Lc 19, 38), le « roi d'Israël » (Jn 12, 13). Mais, sa vie durant, personne ne le dit jamais prêtre ni ne mentionna à son propos un lien quelconque avec les ministres du Temple.

La raison en est simple : un prêtre devait être membre de la tribu de Lévi, or Jésus appartenait à la tribu de Judas. Pour son peuple, Jésus était donc un laïc. C'est pour cette raison que les Apôtres n'ont jamais prêché sur le sacer-

Le sacrifice de Melchisédech, mosaïque de Saint-Vital à Ravenne



doce du Christ. Pierre lui-même reconnaît en Jésus le prophète promis (Ac 3, 22), le roi attendu (Ac 2,36) mais jamais le prêtre annoncé.

Les premiers chrétiens, destinataires de l'épître aux Hébreux, étaient déconcertés. Qu'en était-il du sacerdoce, des rites, des sacrifices, du culte de l'Ancien Testament qui, des siècles durant, avaient occupé une place centrale dans la spiritualité d'Israël ? Tout cela pouvait-il être biffé d'un simple coup de plume ? N'avaient-ils plus de place ni de sens dans le christianisme ?

Un étrange prêtre

La réponse à ce problème théologique, qui préoccupait les Juifs convertis, exigeait un esprit fort, bien au fait des anciennes institutions et ayant une profonde connaissance de la personne du Christ. C'est alors qu'apparut à Rome, aux environs des années '80, un personnage de vaste culture, bon connaisseur du grec. Il étudia le problème et trouva la solution. Cet auteur (un anonyme) inspiré par l'Esprit saint a composé l'épître aux Hébreux, l'écrit le plus finement élaboré et le plus élégant de tout le Nouveau Testament.

Le cœur de son enseignement se trouve dans les chapitres 7 à 10 de l'épître. Son rédacteur commence par déclarer que Jésus était prêtre. Mais comment pouvait-il l'être s'il n'appartenait pas à la tribu de Lévi ? Voici la solution. L'auteur affirme que Jésus appartenait à un autre ordre que celui des lévites, à « l'ordre » de Melchisédech. Il fonde sa réponse sur un psaume qui déclame : « Le Seigneur l'a juré, il ne s'en repentira pas : tu es prêtre à jamais selon l'ordre de Melchisédech » (Ps 110,4).

Pour notre auteur, ce psaume annonçait la future apparition d'un nouvel « ordre » de prêtres qui remplacerait celui des lévites. Car si Dieu avait voulu que le sacerdoce lévitique soit définitif, quel besoin aurait-il eu d'annoncer un nouveau sacerdoce « selon l'ordre de Melchisédech » ? Par conséquent, le sacerdoce lévitique, celui de l'Ancien Testament, avec ses règlements, ses lois et ses rites, n'avait plus de raison d'être après le Christ.

Mais qu'est-ce que le sacerdoce « selon l'ordre de Melchisédech » ? L'auteur l'explique en recourant au livre de la Genèse (Gn 14) où il est dit que Melchisédech était un prêtre de Jérusalem qui, un beau jour, a rencontré Abraham dans les environs de la ville et l'a béni. Ce Melchisédech, continue l'auteur, est un personnage étrange. On ne dit rien de son père ou de sa mère, ni de ses ancêtres, alors que d'ordinaire la Bible mentionne toujours la généalogie des ministres pour bien montrer qu'ils font partie de la lignée de Lévi. Le fait que rien ne soit dit des origines familiales de Melchisédech montre bien que son sacerdoce n'était pas lévitique.

Rien non plus au sujet de sa naissance ou de sa mort, ce qui, pour le rédacteur, ne peut signifier qu'une chose : Melchisédech n'est pas mort, il demeure pour toujours, il est éternel en tant que prêtre.

Alors, se demande notre écrivain, quel est le seul qui puisse être prêtre à la manière de Melchisédech, réunissant en lui les deux traits qui le caractérisent, l'absence d'une généalogie humaine et de limites temporelles ? La réponse est : Jésus-Christ ressuscité. Sa sortie du tombeau équivaut à une nouvelle naissance, sans intervention de parents humains (c'est-à-dire sans ancêtres), et désormais il ne peut plus mourir (en d'autres termes, il demeure pour toujours). Par

conséquent, Jésus-Christ, qui n'a pas été prêtre durant sa vie, est devenu, par sa résurrection, prêtre d'un nouvel « ordre », d'un nouveau style, comme l'avait annoncé la prophétie : « Tu es prêtre à jamais selon l'ordre de Melchisédech. »

Rupture avec le passé

L'auteur de l'épître aux Hébreux continue d'argumenter génialement en démontrant, à l'aide d'une série de comparaisons, la supériorité du sacerdoce du Christ sur le sacerdoce des lévites. Les prêtres lévites étaient temporels, parce que mortels. Ils devaient donc forcément être nombreux. A l'époque de Jésus, ils étaient plus de 8000 à officier à tour de rôle dans le Temple. Par contre, le Christ en tant que prêtre ne meurt plus ; il vit à jamais, il est éternel, c'est pourquoi son sacerdoce est éternel.

Avant d'offrir des sacrifices pour les péchés du peuple, les prêtres lévites, qui étaient des hommes avec leurs défauts et leurs erreurs, devaient offrir des sacrifices pour leurs propres péchés. Jésus, par contre, du moment qu'il est parfaitement pur, saint et sans tache, n'a pas besoin d'offrir des sacrifices à Dieu pour ses propres péchés.

Ou encore, les prêtres lévites offraient chaque jour des animaux à Dieu. Cette répétition montrait bien que leurs sacrifices étaient peu efficaces et ne servaient pas au pardon des péchés. Jésus, au contraire, par le seul sacrifice de sa personne livrée par amour, a obtenu le pardon de tous les péchés, au point qu'il n'y a plus besoin d'autres sacrifices.

Les prêtres lévites officiaient dans un temple terrestre, construit par la main des hommes ; pour offrir son sacrifice, Jésus est entré dans le Temple du ciel, dans le sanctuaire éternel où Dieu habite. Alors que les lévites entraient sou-

vent dans le Temple, Jésus n'y est entré qu'une seule fois, pour toujours.

Finalement, les prêtres anciens utilisaient du sang de taureaux, de brebis et de chèvres, du sang étranger donc, pour concrétiser leurs offrandes, alors que Jésus a offert à Dieu son propre sang, pur et sans tache, pour purifier toute l'humanité et lui rendre sa sainteté perdue. Dans un style brillant, l'auteur de l'épître aux Hébreux démontre que Jésus non seulement est devenu prêtre au moment de sa résurrection, mais qu'il a inauguré un sacerdoce supérieur, plus ample que celui des Juifs. Pourquoi ? Parce que le sacerdoce des Juifs provoquait une triple séparation d'avec le reste du peuple.

Tout d'abord, le prêtre juif appartenait à une caste sociale supérieure et exclusive : la tribu de Lévi. Eux seuls pouvaient devenir prêtres. Ensuite, le prêtre juif recevait une consécration spéciale que le peuple ne pouvait recevoir, une exclusion signifiée par un rituel minutieux, un habillement spécial et des ornements de pierres précieuses. Enfin, le prêtre juif était plus du côté de Dieu que du peuple ; il s'occupait plus du culte et des droits de Dieu que des droits des personnes.

Jésus-Christ a détruit cette triple séparation par son sacerdoce nouveau. En ne naissant pas dans la tribu de Lévi, il a aboli l'exclusivité et a ouvert le sacerdoce à tous ; tous les baptisés participent du sacerdoce du Christ. Puis, en n'ayant pas été « ordonné » prêtre par un rite spécial mais en le devenant simplement en accomplissant fidèlement la volonté de Dieu, il a montré que tous les chrétiens sont prêtres comme lui lorsqu'ils pratiquent l'amour du prochain et qu'ils obéissent au Père du ciel. Finalement, en se mettant du côté du peuple, en s'asseyant à la table des larrons et des prostituées, en fréquentant les

pécheurs, en ne condamnant jamais ceux qui menaient une vie équivoque, il a montré que ce sacerdoce n'était pas destiné à « sauver » les droits de Dieu mais à sauver la vie des hommes.

Sacerdoce pour tous

Le sacerdoce des lévites consistait à sacrifier des animaux à Dieu, à lui offrir du sang, le symbole de la vie, pour signifier que l'on donnait à Dieu la vie et qu'on le reconnaissait comme le maître de la vie. Tout cela n'était qu'une symbolique imparfaite, l'ombre d'un autre sacerdoce, celui du Christ.

Actuellement, tous les chrétiens exercent ce nouveau sacerdoce. Le « sacerdoce commun des fidèles » ne consiste plus à offrir à Dieu la vie des animaux, ni leur sang, mais sa propre vie. Chacun est prêtre de sa propre vie, de sa propre existence et il doit l'offrir librement à Dieu, en vivant en accord avec sa volonté. Telle est la manière de pratiquer le sacerdoce nouveau, pour que l'humanité tout entière se remplisse un jour de Dieu, de sa justice et de sa paix. Tout chrétien donc est prêtre de sa propre vie et est l'unique « victime » qu'il doit sacrifier à Dieu, à travers le sacrifice de l'amour du prochain et de la fidélité à Dieu. Telle fut l'intuition géniale de l'auteur de l'épître aux Hébreux.

Ainsi, même s'il ne le savent pas, tous les chrétiens sont prêtres par le seul fait d'être baptisés. Plus tard, pour mieux organiser les tâches dans l'Eglise, quelques-uns deviendront ministres (les prêtres), d'autres travailleront plus directement dans le monde (les laïcs). Mais tous sont prêtres de Jésus-Christ et participent de son sacerdoce.

La mission de ce nouveau sacerdoce ne consiste pas à s'enfermer dans un temple, à jours fixes, à pratiquer des rites,

mais à transformer la terre, la société, l'histoire de chaque jour, pour lui transmettre une vie nouvelle faite de fraternité, de solidarité et d'amour, et l'acheminer vers Dieu. En un mot, consacrer toute l'humanité à Dieu.

Si tous les chrétiens pratiquaient ce sacerdoce en vivant dans la foi et en se mettant au service des autres, comme Jésus a pratiqué son sacerdoce, ils exerceraient le seul culte agréable à Dieu, le seul capable de bâtir un monde meilleur sur terre.

A. V.

(traduction P. Emonet s.j.)

Pour en savoir plus

Albert Vanhoye,

Prêtres anciens, prêtres nouveaux selon le Nouveau testament, Seuil, Paris 1980, 378 p.

et

Le message de l'épître aux Hébreux, Cahiers Evangile n° 19, Cerf, Paris 1977, 60 p.

Pierre Grelot, *Une lecture de l'épître aux Hébreux*, Cerf, Paris 2003, 212 p.

A nos abonné(e)s

Dons, abonnements, vous êtes nombreux à nous manifester votre fidélité, et nous vous en remercions très chaleureusement.

Vous pouvez aussi nous soutenir en faisant connaître votre revue, en incitant vos connaissances à s'y abonner ou en leur offrant

un abonnement à choisir

Renseignements :

Geneviève Rosset,
administration de *choisir*,
18, r. Jacques-Dalphin, 1227 Carouge
☎ 022 827 46 76

Indigènes d'Australie

Survivre au feu de brousse de la colonisation !

●●● **Brian McCoy s.j.**, Melbourne (Australie)
Comité australien de formation en santé pour
les peuples aborigènes, La Trobe University

Cette année, la nation australienne va fêter les quarante ans du référendum national de 1967 : une large majorité d'Australiens attribuait au gouvernement fédéral les pleins pouvoirs de légiférer en faveur des peuples indigènes. C'était là une grande première, porteuse d'espoir. Où en est le processus ?

Il y a quelques mois, un bébé aborigène né en Australie est devenu le 500 000^e membre de la population indigène du pays. On a affirmé alors que ce chiffre équivalait, pour la première fois, au nombre estimé de la population autochtone à l'époque du débarquement des Anglais dans le port de Sydney, en 1788.

L'histoire des peuples indigènes d'Australie, dénommés *Aboriginal and Torres Strait Islanders*, n'a pas été des plus faciles durant les 218 années de présence européenne. Durant deux siècles, les Aborigènes ont été victimes d'innombrables actions de violence raciste, de séparations forcées au sein de leurs familles et de dépossessions de leurs terres par les exploitants débarqués d'Europe.

En même temps, l'attitude du gouvernement à leur égard a constamment changé. Qu'en est-il depuis le référendum de 1967 ? La politique mise en place par le gouvernement pour améliorer la vie et la situation des peuples aborigènes est-elle réellement motivée par la recherche de « leur bénéfice » ou par celui d'autres personnes ?

L'une des discriminations les plus évidentes entre les Aborigènes et les descendants des colons se perçoit dans le domaine de la santé. Non seulement les indigènes meurent plus tôt que les non-indigènes - l'écart atteint vingt ans

dans certaines régions ! - mais la différence de leur espérance de vie s'est même agrandie au cours des dernières décennies. (Selon certains indicateurs de santé, cette distance semble s'estomper, mais le problème reste entier.) S'il est vrai qu'aujourd'hui les Aborigènes peuvent escompter vivre plus ou moins aussi vieux que les colons des années 1900, l'espérance de vie des non-indigènes continue, elle, à s'améliorer inexorablement !

Les autres progrès - au niveau du logement, de l'emploi ou d'autres bénéfiques de la société occidentale contemporaine - n'atteignent pas directement les Aborigènes. On peut faire le même constat pour les populations indigènes de Nouvelle-Zélande et d'Amérique du Nord, avec une différence toutefois : les conditions de vie des indigènes australiens continuent de se péjorer...

Une tâche collective

L'an passé, de nombreux Aborigènes se sont rassemblés à Alice Springs, au cœur de leur nation, en souvenir de la visite de Jean Paul II, en 1986. Durant son voyage en Australie, face à l'histoire des Aborigènes, de leurs souffrances et de leurs dépossessions, le pape avait lancé un

appel clair, usant d'une métaphore : les peuples indigènes étaient comme un arbre consumé par un feu de brousse ; l'écorce avait été lacérée par les flammes, l'arbre était blessé, mais la sève continuait à couler.

Il s'agissait d'une vieille image que les indigènes, tout comme les colons, pouvaient comprendre. Les feux de brousse continuent à transformer le paysage du plus sec des continents et à influencer sur la vie de ses populations.

S'adressant ensuite à la portion des Aborigènes baptisés catholiques, Jean Paul II avait présenté ce qu'il considérait être le plus grand défi de la société australienne : « L'Eglise en Australie ne sera pas l'Eglise que Jésus veut qu'elle soit tant que les peuples indigènes ne contribueront pas à sa vie et que cette contribution ne sera pas accueillie chaleureusement par les autres. »

Intégration - assimilation

De nombreux indigènes et non-indigènes sont retournés à Alice Springs, en octobre passé. Ils y ont écouté le message d'Edward Cassidy, le cardinal australien envoyé par Benoît XVI aux célébrations commémoratives. Il a notamment déclaré : « J'encourage tous les Australiens à s'attaquer avec compassion et détermination aux causes, profondément ancrées, de la situation critique de bien des citoyens Aborigènes. » Benoît XVI a donc confié la responsabilité d'intégrer les minorités à toutes les composantes de la société australienne et pas uniquement aux membres de l'Eglise.

Le défi lancé par Jean Paul II demeure entier. En 1992, lors du lancement de l'Année internationale pour les peuples indigènes, à Redfern, Sydney, le Premier ministre d'alors, Paul Keating, affirmait : « Nous avons pris les terres an-

cestrales [des Aborigènes] et détruit leur mode de vie traditionnel. Nous avons apporté des calamités. L'alcool. Nous avons commis des meurtres. Nous avons séparé les enfants de leurs mères. Nous avons pratiqué la discrimination et l'exclusion. » Ces aveux furent le début d'un processus de réconciliation nationale. Le Gouvernement fédéral, qui contrôle à présent les deux chambres du Parlement, tente de mettre en place une législation qui perpétue l'impulsion donnée en vue de l'assimilation des Aborigènes à la société australienne. Les réactions sont très variées. « Nous devons déve-

« Rabbit-Proof Fence »
(2002), un film de
Phillip Noyce



opper chez les populations indigènes une plus grande confiance en eux et capacité à s'autogérer », a affirmé le Premier ministre. Un autre ministre a décrit leurs petites communautés lointaines comme des « musées culturels » : il serait temps de cesser de traiter les peuples indigènes comme différents des autres Australiens et de subventionner leurs communautés. D'autres voix s'opposent au fait que la culture indigène fasse partie de l'éducation des Aborigènes, ou que leurs lois coutumières soient prises en compte lors des prononciations de jugements. Certaines personnes critiquent le fait que les Aborigènes passent trop de temps à pleurer leurs morts et à accomplir des rites funéraires. D'autres encore voudraient abolir le système de permis dans les territoires du Nord, qui limite l'accès des non-indigènes aux terres des Aborigènes : le Gouvernement devrait s'atteler au dé-

mantèlement de la législation actuelle des autochtones dans les Territoires du Nord, afin d'adopter le droit à la propriété individuelle.

Echec d'une politique

La politique d'assimilation forcée n'a pas réussi. Ni ici ni ailleurs du reste. En partie parce que ceux d'entre nous qui détenons le pouvoir, n'apprécions généralement pas la capacité de résilience et de résistance des peuples indigènes. De même, nous ne comprenons pas que certaines de leurs propres valeurs soient mieux considérées par les Aborigènes et leur paraissent plus essentielles que les nôtres, et vice et versa.

La culture a la capacité de changer et de s'adapter, mais également de préserver ce que l'on juge cher et important. Sans le respect de la culture de l'autre, qui n'exclut pas l'admission de changements positifs dans cette sphère culturelle, nous courons le risque de répéter de vieilles et erronées formes de colonisation. Nous devons prendre à parti les gens et développer des relations de confiance autour des éléments-clés de leur vie. Sinon, nous raterons tout simplement des occasions éminemment importantes de construire sur la joie, la vie et l'espérance déjà présentes.

B. McC.

(traduction Th. Schelling)

Dimanche 21 janvier 2007

de 15h30 à 18h.

*Eglise anglicane Holy Trinity,
14b, r. du Mont-Blanc, 1203 Genève*

IL FAIT ENTENDRE LES SOURDS ET PARLER LES MUETS (Mc 7,37)

Célébration œcuménique cantonale dans le cadre de la Semaine de prière pour l'unité des chrétiens, préparée par le RECG (Rassemblement des Eglises et communautés chrétiennes de Genève)

16h30 : présentation et échange autour du 3^e Rassemblement œcuménique européen de Sibiu, en septembre 2007, et verre de l'amitié.

www.recg.ch

Suicide et désespoir

Le saut de la foi

●●● **Jacques Petite**, Martigny
Médecin

Qu'y a-t-il de plus douloureux que le suicide ? Pour celui qui le commet d'abord : les récits et les suivis de personnes qui l'ont tenté ou commis sont accablants, comme le résume un livre récent.¹ Pour ceux qui restent ensuite, les amis et les proches, les pères et les mères surtout, la souffrance est indicible. Pour la société enfin, et la Suisse détient là un triste record, c'est l'échec absolu, comme le dit Edgar Morin : « Là où le suicide se manifeste, non seulement la société n'a pu chasser la mort, non seulement elle n'a pu donner le goût de la vie à l'individu, mais encore elle est vaincue, niée ; elle ne peut plus rien pour et contre la mort de l'homme. »²

Qu'y a-t-il de commun entre le drame du suicide chez les jeunes et les adultes, et l'attrance de personnes âgées pour le suicide, prôné par certains comme l'acte libre par excellence ? Il y a là, en effet, une contradiction choquante. On fait tout pour combattre et prévenir le suicide chez les jeunes (il y a en Suisse romande une saine mobilisation à ce sujet) mais à l'autre bout de la vie, on le recommande et même on le réclame comme un droit.

Pour éclairer ce paradoxe, on peut avancer trois sortes d'explications. La première, superficielle, invoque un effet de mode, un engouement médiatique à la suite de témoignages et de plaidoyers propagés par certains films bien faits, comme le canadien *Les invasions barbares*, de Denys Arcand, ou l'espagnol *Mar a dentro*, de Alejandro Amenábar, où le héros qui se suicide fait d'emblée le plein d'approbation tant il est sympathique et humain.

On constate en plus un changement de mentalité, dû en partie à la médecine : il ne serait pas digne pour un homme ou pour une femme de souffrir ou de vivre une dégradation de ses facultés physiques ou mentales. Au point que des associations de type Exit ont fait leur entrée dans les hôpitaux publics, notamment à Lausanne et à Genève.

Bioéthique

Un pas très lourd de conséquences a été franchi ici. Il nous force à voir que le mal est plus profond. C'est le deuxième niveau d'explications. Il suffit de lire les comptes-rendus, longs, compliqués, remplis de précautions, de garde-fous ou de directives correctrices récentes, pour réaliser dans quel désarroi, voire de marasme,³ le sujet du suicide plonge les comités d'éthique. Ces comités, auxquels les autorités politiques, devant la

Pourquoi le suicide assisté des personnes en fin de vie est-il aujourd'hui accepté et même recommandé ? Jacques Petite tente de l'expliquer en se référant à des philosophes peu contestés, comme Kant et Kierkegaard. Face à l'angoisse existentielle et au désespoir qui l'accompagne, il n'y a que deux issues : le suicide ou la confiance en la Vie.

- 1 • Sous la direction de **Jacqueline Rutgers-Cardis**, *Suicide : liens sociaux et recherches de sens*, Labor et Fides, Genève 2006, 152 p.
- 2 • *L'homme et la mort*, Seuil, Paris 1970, 372 p.
- 3 • Cf. **Pierre Emonet**, « L'éthique des bons sentiments », in *choisir* n° 562, octobre 2006, pp. 2-3.

complexité des problèmes, ont délégué leur pouvoir de décision, se réclament tous de la bioéthique.

Ce mouvement médico-philosophique, qui a des prétentions scientifiques (en fait, ce n'est pas une science, mais ceci est l'objet d'un autre débat), est apparu aux Etats-Unis dans les années '70. Il s'est rapidement imposé dans les milieux de la santé, au point que critiquer certaines positions des pères fondateurs (Beauchamp, Engelhardt, Singer) provoque les réactions virulentes des bioéthiciens.

S'inspirant de la philosophie de Hume et de Kant, la bioéthique, dès le départ, s'est distancée des religions, du christianisme en particulier, et a voulu instaurer une morale universelle, sans Dieu, fondée sur quatre valeurs piliers : *l'autonomie, la bienfaisance, la non malfaisance et la justice*. Ces quatre valeurs constituent la base de discussion de tous les comités d'éthique, partout dans le monde. Comme les droits de l'homme, elles forment dans notre société pluraliste une sorte de « plus petit dénominateur commun » et ne sont donc contestées par personne.

Cependant, comme le montre très bien Brice de Malherbe dans son livre sur l'éthique,⁴ les comités de bioéthique s'enferment dans des discussions sans fin car non seulement il n'existe pas de consensus au sujet de la personne humaine, mais il y a, en plus, la croyance que la morale aussi est pluraliste, la liberté suprême de l'individu autonome étant de décider ce qui est bien et ce qui est mal pour lui.

Comment faire alors pour édicter des lois universelles ? Souvent on procède à une votation au sein de ces comités ; parfois même, comme en Suisse, exception parmi les nations, on demande l'avis du peuple. Comme si le bien et le mal, pour une communauté donnée (et non pour

l'individu isolé) pouvait être défini par la majorité ! Celle-ci, sensible aux influences de l'économie, de la mode ou des groupes de pression, varie selon les époques. Comment, s'agissant de valeurs universelles, éviter alors que les fondements de la vie commune ne soient constamment déstabilisés ? Est-ce qu'un jour le vol sera permis ou l'inceste toléré ? Est-ce que l'entrée, sous conditions, d'Exit dans les hôpitaux publics est un progrès ?

Contraire à la raison

Si l'on ne veut pas se référer à une religion pour répondre à ces questions existentielles, reste la solution de se tourner vers des maîtres peu contestés, parce que tendus vers l'universalité, même s'ils ont été critiqués et sont peut-être critiquables du fait de leur idéalisme.

En matière de suicide, on peut s'étonner qu'on ne parle plus guère d'Emmanuel Kant, dont le discours fonde la morale universelle et aussi la bioéthique. C'est lui qui est à la base des quatre valeurs énoncées ci-dessus, et tout particulièrement de l'autonomie, qu'il a pour ainsi dire « inventée ». Dans les *Fondements de la métaphysique des mœurs* (1797),⁵ il énonce, à l'aide d'arguments « en béton », son fameux impératif catégorique : « Agis comme si la maxime de ton action devait être érigée par ta volonté en loi universelle de la nature. » Il en déduit l'impératif pratique : « Agis de telle sorte

4 • *Le respect de la vie humaine dans une éthique de communion*, Parole et Silence, Paris 2006, 254 p. Voir la recension de cet ouvrage à la p. 42 de ce même numéro.

5 • Il faut lire ce petit traité, faussement étiqueté de difficile - germanophobie ou simple paresse mentale ? -, en réalité passionnant, lumineux, cristallin, dans sa traduction française, Nathan, Paris 2005, 168 p.

que tu traites l'humanité aussi bien dans ta personne que dans la personne de tout autre, toujours et en même temps, comme une fin et jamais simplement comme un moyen. » De là on a tiré la maxime universelle, dont il existe plusieurs variantes : « Ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas qu'on te fasse. » Pour éclairer son propos, Kant donne quatre exemples. Le premier concerne le suicide : « Un homme ressent du dégoût pour la vie (...), voici sa maxime : "Par amour de moi-même, je pose en principe d'abrèger ma vie, si en la prolongeant j'ai plus de maux à en craindre que de satisfactions à espérer" (...) Une nature dont ce serait la loi de détruire la vie même... serait en contradiction avec elle-même (...) » On pourrait résumer ainsi cette longue citation où chaque mot est pesé : pour être pleinement moi-même, c'est-à-dire ne pas souffrir, ne pas devenir dément, donc pour être heureux, je décide de ne pas être.

Kant démontre ainsi que le suicide est contraire à la raison. Même si l'on se croit dans les hauteurs des pensées de Shakespeare, prôner le suicide est une absurdité. N'allons donc pas dire comme certains : « Si la vie est effectivement une valeur fondamentale, ce n'est pas la seule, et bien d'autres l'emportent sur elle lorsqu'elles entrent en concurrence »,⁶ ni évoquer pour le démontrer la mort des martyrs. Ces derniers, en effet, qu'ils soient chrétiens, kamikazes japonais ou palestiniens, Winkelried de tout poil (il y a des différences entre eux, mais elles importent peu dans ce pro-

pos), ont tous fait don de ce qu'ils avaient de mieux, leur vie, dans un but élevé : le bien de la communauté, attestant par là qu'il n'y a pas, pour l'individu, de valeur supérieure à la vie, mais qu'on peut la sacrifier pour une grande cause.

On est très loin des gens qui cherchent leur propre bonheur et demandent en plus aux soignants de les aider dans leur démarche contradictoire. En parler ainsi n'est pas mépriser ceux qui souffrent de manière intolérable et dont, dans la très grande majorité des cas, les soignants sont toujours plus efficaces à atténuer, voire à supprimer, la souffrance, en situation aiguë comme en soins palliatifs.

Désespoir métaphysique

Il y a enfin une troisième catégorie d'explications, plus métaphysique, à cette attirance pour le suicide. C'est Sören Kierkegaard qui, dans *Le Traité du désespoir* (1846),⁷ nous éclaire de façon magistrale.

Définissant le Moi comme « un mélange de fini et d'infini », il décrit ce qu'est le désespoir, souffrance extrême du Moi, en précisant d'abord que la plupart d'entre nous, Danois du XIX^e ou Suisses du XXI^e siècle, sommes des désespérés qui s'ignorent. Nous menons une vie tranquille, « réussie », enviée, voire « chrétienne », mais notre état est misérable car pour être un homme, il faut entrer en soi-même, se voir tel qu'on est, esprit et matière, fini et infini, et là, en prenant conscience de sa finitude, rencontrer l'angoisse, caractéristique de l'humain. Pour ceux, rares, qui deviennent conscients, et par là plus humains, le désespoir apparaît, intermittent ou continu, d'autant plus douloureux que la cons-

6 • Bernard Baertschi, *Respect de l'autonomie et bienfaisance : la médecine face au suicide*, Folia Bioethica, Lugano 1999.

7 • A lire dans une bonne traduction, celle de Knud Ferlov et J.J. Gâteau, Tel/Gallimard, Paris 1949, 256 p.

ciencia est vive. A l'acmé de la souffrance, mais aussi de la grandeur tragique, il n'y a que deux issues : le suicide ou la confiance en la Vie, c'est-à-dire, pour Kierkegaard, la foi en Christ souffrant, mort et ressuscité.

Dans des pages denses et riches de sa propre expérience, impossibles à résumer, Kierkegaard décrit plusieurs formes de désespoir. Il ne s'agit pas de classer et de juger autrui, mais d'examiner chacun d'entre nous. Malgré de longues périodes de déni, de superficialité ou d'ignorance, nous allons tous expérimenter un jour ou l'autre, et le plus souvent à l'insu des autres, le désespoir sous deux grandes catégories.

Il y a d'abord le *désespoir faiblesse*, où l'on ne se supporte plus et l'on veut absolument être un autre. Certains se réfugient dans l'imaginaire, comme les artistes, comédiens, écrivains, mais aussi les mythomanes ou les simples personnes menant une « double vie ». A de très rares exceptions, le désespoir ne les quitte pas : c'est l'image bien connue du clown inconsolable, alors que devant le rideau les spectateurs rient encore. Qui d'entre nous ne réalise pas quel(s) personnage(s) il joue ou a joué(s), dans sa cité, sa profession ou son ménage ?

A l'opposé, il y a le *désespoir défi*, où, conscient de sa valeur, l'homme veut absolument être lui-même. Il se révolte et se bat contre tout le monde, contre son destin et sa finitude. Ce désespoir-là, très rare et admirable à bien des égards, se heurte au même choix inéluctable : reconnaître, comme Job, modèle de l'homme désespéré, son statut de créature et faire confiance au Tout-Puissant, ou persévérer dans le désespoir et réaliser le péché par excellence, le péché contre l'Esprit. Car pour le chrétien Kierkegaard, « le péché n'est pas le contraire de la vertu, mais le contraire de la foi ». Le suicide est alors une issue car, comme le dit Edgar Morin,

« avec la déification de soi-même, naît l'angoisse extrême de la mort qui apporte la tentation extrême de la mort ».⁸

Transcendance

Alors, qu'y a-t-il de commun entre ces êtres plongés dans ce désespoir tragique et les aimables vieillards qui aspirent, en se suicidant, à une mort digne et sans souffrance ? Ces derniers, comme la majorité d'entre nous, sont des hommes incomplets qui acceptent que leur vie soit un saut absurde entre deux néants. Persuadés d'être nés par hasard et d'être maîtres absolus de leur corps, ils n'acceptent pas la souffrance ni le déclin de leurs facultés. Ils nient leur part d'infini et par là sont en quelque sorte « infrahumains ».

Il y a plus de 150 ans, la société européenne paraissait à Kierkegaard plus malade que celle de l'Antiquité pré-chrétienne, quand les maîtres à penser, Socrate, Sénèque et tous les autres, menaient une vie toute tendue vers l'Infini. Que dirait-il maintenant ?

Comment faire découvrir à nos concitoyens l'infinie grandeur cachée au cœur de chaque personne et redonner le goût de la vie à tous, jeunes ou vieux ? Kierkegaard est catégorique : rester éveillé, c'est adhérer au Christ vivant. Discourir, argumenter et même faire appel à la raison pour convaincre, c'est nier la foi qui ne peut être que vécue. Même si sur ce point il diverge de Benoît XVI (cf. la leçon de Ratisbonne), nous avons beaucoup à apprendre de ce philosophe, père de l'existentialisme, psychologue génial qui, en vivant le quotidien dans l'angoisse et la difficulté, est devenu un vrai maître spirituel.

J. P.

8 • In *L'homme et la mort*, op. cit.

Dieu, l'art brut et la folie créatrice

●●● **Valérie Bory**, Lausanne
Journaliste

Le visiteur qui pénètre dans la Collection de l'art brut à Lausanne voit surgir les œuvres de l'écrin noir du musée, comme des totems d'une civilisation en exil, celle des artistes d'art brut. Parmi ces gens, dont le pinceau a fleuri au milieu des mauvaises herbes, entre un enfermement psychiatrique et une vie passée souvent en marge, certains ont grandi dans un humus chrétien, voire catholique, dont la symbolique a marqué leur psyché, et que leur talent ou leur obsession restitue sur le papier, dans des sculptures ou des objets qu'ils transforment au gré de leur fantaisie. « *Ich bin Mutter Maria* », calligraphie August Walla, inscription côtoyant Allah (« *Allah ist brav* »), Satanas, Bouddha, et des dieux imaginaires comme Sararill, Satttus (avec 3 t) ou Seirill (« *brav* » également), dans son *Panthéon*, ici exposé. Un trait commun entre tous ces artistes : leur vie chahutée et leur art sont indissociables.

Giovanni Podestà (1895-1976) fait sans doute partie de ces artistes en marge de l'art dont le monde intérieur est marqué par la présence de Dieu et des Écritures. Un Dieu tutélaire qui fait frémir et obéir son troupeau. Beaucoup d'œuvres de Podestà sont émaillées de petits écriteaux distinguant le Bien du Mal, la paix de la guerre, le bon chrétien du matérialiste, la vie terrestre du Jugement dernier. Une fantaisie extravagante et stupéfiante, où les matériaux les plus inattendus - fourchette, boutons, miroirs, perles, pa-

piers métallisés - concourent à enrichir une œuvre digne des enluminures du Moyen Age, à tous les stades de son jaillissement. Podestà avait eu connaissance des gravures de Gustave Doré et de la *Divine comédie* de Dante, qui l'ont inspiré.

Une dévotion libertaire

Né dans un petit village de Lombardie, au sein d'une fratrie de douze, Podestà quitte l'école à dix ans. A la Première Guerre mondiale, à 20 ans, il est envoyé au front. Il se fait engager comme carabinier, est muté à Laveno, petite ville du Lac Majeur, où il sera embauché ensuite comme manœuvre dans une fabrique de céramique. A la Deuxième Guerre mondiale, il est à nouveau enrôlé ; il en sortira moralement secoué.

Il commence à réaliser des sculptures et des bas-reliefs dans la cave-atelier de l'immeuble où il vit avec sa femme et ses enfants. Il travaille à la fabrique de céramique de nuit ou de jour. Le reste du temps, il se consacre à son activité artistique. Il peint aussi le mobilier et les murs de l'appartement familial.

Chaque Vendredi saint, Podestà monte en pèlerinage sur les hauts de Laveno en portant un petit Christ en croix, sur une sorte de canne décorée avec des bas-reliefs - réalisés dans une pâte de sa composition où il avait peint en minia-

Il est un étrange musée, la Collection de l'art brut de Lausanne. Il ressemble à une chapelle, à un sanctuaire (on y chuchote) où aucun artiste qui est exposé n'est accroché dans les temples de la culture. Sauf le grand Louis Soutter, qui, après une vie foisonnante et douloureuse, a fini ses jours interné à Ballaigues et qui a transcendé toutes les classifications par son génie. En Suisse, nombre de ces créateurs hors influence viennent de Fribourg.

arts

ture les stations du Chemin de croix. Malgré l'interdiction de l'Eglise locale, un peu effrayée par cette dévotion libertaire. Quant il va à l'église, il prend sa canne « religieuse » et porte la cravate où figure le Christ. Pour sa promenade quotidienne, en revanche, il noue la cravate représentant un squelette et arbore une canne où il a peint les stations de sa propre existence.

Imprimant un sens à son œuvre, de nombreuses inscriptions édifiantes fleurissent au sein du foisonnement baroque de Podestà. Ainsi celui qui cède à Mammon est perdu car « Le seul Or est Dieu ». Des sentences sur la vie quotidienne également, souvent drôles, illustrent nombre de scènes peintes ou sculptées. L'artiste est aussi très inspiré par la condition ouvrière, comme le montre son allégorie du *Progrès* où on lit sur la jambe de l'ouvrier agricole qui porte dans sa hotte une humanité en réduction : « Si le progrès continue à ce rythme, la nature devra créer l'instinct des ouvriers égal pour tous et les concevoir comme des machines, pour qu'ils ne se fassent pas envoyer promener. » Le couple lui inspire aussi

Giovanni Battista
Podestà portant la
Croix, avril 1968



toutes sortes de maximes, telle celle-ci : « L'humanité habituellement se rebelle contre les choses moyennes pour se résigner ensuite à celles qui sont pires. » L'une de ses œuvres imposantes reproduit les Dix commandements de Moïse sur les dix doigts de deux mains.

Comme Rousseau, Podestà pense que la société est mauvaise. Mais contrairement au natif de la République de Genève hanté par la pureté naturelle, Podestà pense que l'homme n'est pas bon. Au contraire, il hérite de Caïn. Et se meut, pour ne rien arranger, dans un univers de « corruption de méchanceté, de convenue et d'apparences, symboles de la société contemporaine ». C'est la raison pour laquelle, conclut Podestà, l'homme ne peut plus obéir à Dieu.

On peut voir les œuvres de Podestà à la Collection de l'art brut, à la Fabuloserie à Dicy (Bourgogne) et dans la collection personnelle de feu Tinguely, grand admirateur de Podestà, à l'Espace Jean Tinguely - Niki de St Phalle (Fribourg).

En terre fribourgeoise

En Suisse, Fribourg est un berceau de cet art spontané. L'esprit catholique d'un canton longtemps resté rural imprègne bien des œuvres. A tel point que la Collection de l'art brut à Lausanne prépare une grande exposition pour 2008 sur ce thème. D'origine fribourgeoise, Lucienne Peiry, sa conservatrice, pense que « contrairement à un canton protestant comme Vaud, la présence onirique et symbolique à Fribourg est très importante. Le merveilleux, l'irréel, le sacré ont une présence, depuis l'enfance, chez chaque individu. »

Trois artistes fribourgeois, mis au jour par Lucienne Peiry (il y en aura d'autres, promet la conservatrice), ont depuis peu leurs œuvres à l'Art brut : Pierre Garbani

dit Pierrot (1926-2001), un Tessinois installé à Fribourg, et Gaston Savoy (1923-2004), originaire d'Attalens, y sont présents avec quelque 400 travaux grâce à une donation du home qui les hébergea. Quant à la troisième, Lydie Thorimbert (1954-2001), elle y compte 178 de ses dessins. La plupart ont été réalisés aux Ateliers de la Glâne durant les dix dernières années de sa vie.

Cette femme trisomique représentait souvent des thèmes traditionnels, comme Pâques, Noël, St Nicolas. « Tout au long de l'année, la vie était réglée par ces fêtes, par les célébrations des saints... On en retrouve les thèmes chez ces artistes, métamorphosés, transfigurés, parfois bricolés... », commente Lucienne Peiry. « La présence de la religion ou d'une forme de spiritualité existe et se décline de diverses manières chez les artistes d'art brut. » Le plus souvent, il s'agit d'« une présence religieuse sauvage et très individuelle ».

Dans la Veveyse, en pleine campagne fribourgeoise, entre vaches et arbres fruitiers, s'élève la Maison Saint-Joseph, un home pas comme les autres. Un style différent d'EMS a pu trouver ici son terrain, avec Claude Ecoffey, le directeur, et une poignée d'autres, dont Yves-Alain Repond, initiateur de l'atelier de création. Outre les prestations hospitalières et hôtelières, la Maison Saint-Joseph a en effet voulu mettre ses pensionnaires en contact avec l'art et la création personnelle. « Dans les années '80, on s'est fait traiter de marginaux et de fous. » L'autre défi a consisté à exposer à St-Joseph des œuvres d'artistes fribourgeois habituellement accrochées aux musées et galeries, comme ce saint Joseph de Christine Esseiva... ou ces tableaux de Pierre Spoeri, Daniel Savary, Charles Cottet. Et Jacques Cesa, qui a dédié à Gaston Savoy une œuvre à la

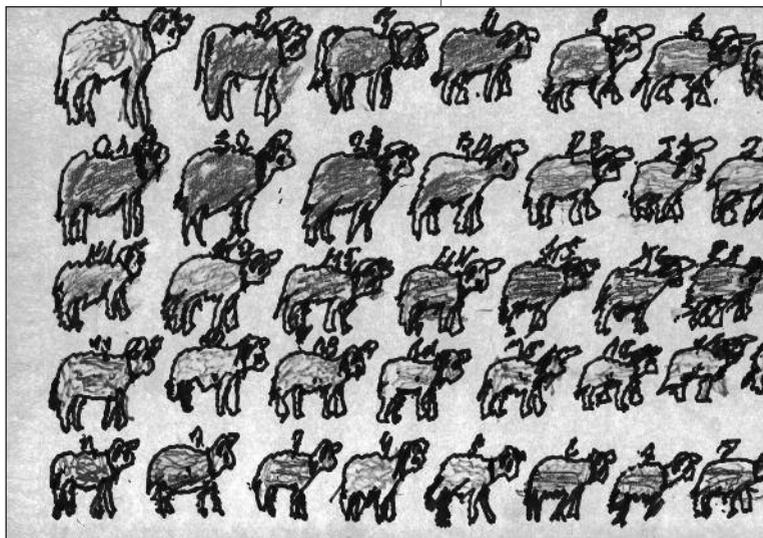
mine de plomb, dont il a découpé une des petites vaches rouges pour la mettre dans le coin gauche de son tableau.

Comme on fait une prière

Lorsque Pierrot Garbani est arrivé à Saint-Joseph, c'était encore un hospice, créé au XIX^e siècle, tenu par les sœurs de St-Vincent-de-Paul et où vieillards et enfants cohabitaient.

Pierrot, qu'Yves-Alain Repond a bien connu, était entré à St-Joseph à l'âge de 19 ans. Il était très intéressé par la vie des saints et rêvait d'être enterré comme un cistercien, à même la terre. Il repose maintenant... dans le caveau des sœurs de St-Vincent-de-Paul, au cimetière de Châtel-St-Denis ». Une sépulture qui peut étonner, mais cet homme simple était un « innocent », à l'image de certains personnages de Dostoïevski. Comme il était au service de la cuisine, « il a pelé pendant des années des tonnes de pommes de terre », se souvient Yves-Alain Repond, et « il faisait ça comme une prière ».

Gaston Savoy, sans titre, entre 1970 et 2004, feutre et craie grasse sur papier, 29 x 42 cm.



Ce passeur d'art avait d'emblée été surpris par la force du pinceau de Pierrot. « On allait peindre à l'embouchure du Rhône, on accrochait le papier à peindre contre un tronc qui servait de chevalet. Pierrot avait mis côte à côte un papier magenta, un orange, un vert, et ça faisait une vibration dans cette forêt pauvre du début de printemps... Il avait saisi l'énergie du lieu. Quand il utilisait l'aquarelle, il allait d'instinct d'une couleur à l'autre. Il disait que ça lui venait d'ailleurs. » Certains des tableaux de cet homme simple font penser au grand artiste abstrait Bram van Velde.

Gaston Savoy, lui, a toujours dessiné, en général sur des bouts de bois. Quand l'atelier s'est créé à la fin des années '80, c'était quelqu'un d'« indomptable ». Il avait été gardé dans sa famille à cause d'un retard mental et avait vécu

dans des fermes. Venu à St-Joseph vers ses 70 ans, il a marqué les esprits par son respect des rituels, religieux ou plus personnels. Il dessinait le plus souvent des séries : séries de vaches, de moutons, dont la répétition était soudainement électrisée par un mouton dessiné à l'envers. Et séries de crèches... A la période de Noël, il posait sa chaise devant la crèche, y restait des heures en silence, s'empressant de redresser l'âne ou le bœuf pour qu'ils soient bien à leur place. A Pâques, il se promenait avec un lapin... « C'était un personnage touchant », se rappelle ce témoin.

Les artistes fribourgeois venaient volontiers à Saint-Joseph. Ainsi le peintre animalier Jacques Rime s'était pris d'amitié pour Gaston et pour Pierrot, qu'il considérait comme de véritables artistes.

V. B.

Un musée où l'on entre religieusement

Un musée qui a un souffle intérieur, cela ne court pas les villes. Ainsi on vient de loin pour voir la Collection de l'art brut à Lausanne : 80 % des visiteurs sont des étrangers de passage.

Le musée vit le jour en 1976, grâce au don que fit le peintre Jean Dubuffet de sa collection à la Ville de Lausanne. Celle-ci lui aménagea, comme un bel écrin mystérieux, le Château de Beaulieu. Ici, les œuvres, sculptures, panneaux, tableaux, rouleaux, émergent de la pénombre comme d'une grotte des mille et une nuits.

L'art brut est un concept créé par Dubuffet en 1945 et perpétué par le premier conservateur du musée lausannois, Michel Thévoz. Une œuvre d'art brut est théoriquement vierge de toute influence académique, et même traditionnelle ou populaire. Sa grammaire esthétique et technique est originale et personnelle. Le parcours de l'artiste d'art brut est indissociable de la marginalité de son auteur, du caractère désintéressé de sa création. « Leurs œuvres sont faites par eux-mêmes et pour eux-mêmes. Ils ne les destinent à personne », explique Lucienne Peiry, actuelle conservatrice du musée. La preuve de ce farouche enfermement à l'intérieur de leur art, on ne les découvre le plus souvent qu'après leur mort. La notion d'art brut repose autant sur des bases esthétiques que sociologiques, résume Lucienne Peiry. Ajoutons que ces artistes ont souvent développé leur art en milieu psychiatrique, mais pas seulement. Il est vrai que la notion d'art brut est devenue moins rigide que dans les premiers temps de son émergence. Ainsi le grand peintre Louis Soutter, né à Morges en 1871, est à la fois un grand artiste de l'art du XX^e siècle et un créateur d'art brut. Aloïse, la plus connue des personnages d'art brut, dont les œuvres valent très cher aujourd'hui, est, elle, emblématique de l'art brut.

V. B.

Réelles fictions

●●● *Guy-Th. Bedouelle o.p., Fribourg*

Un phénomène récent s'accroît : le cinéma s'approprie notre réalité, notre histoire immédiate, non pas sous la forme du documentaire, qui d'ailleurs revient aussi en force, mais par le biais d'une fiction ou, du moins, avec des éléments imaginés. On se souvient de la fascination déjà exercée sur les romanciers et les cinéastes par « l'affaire Romand », cet homme qui a préféré tuer sa famille plutôt que de lui révéler qu'il lui mentait depuis des années en lui faisant croire qu'il travaillait.

Adaptation du réel

Quoi qu'il en soit de la valeur cinématographique de *The Queen*, dernier film du réalisateur britannique Stephen Frears, il faut lui reconnaître une audace peu ordinaire. Il n'y a pas dix ans que la princesse Diana est morte dans un accident de voiture à Paris, dans un souterrain proche de la place de l'Alma, provoquant une émotion populaire dont il n'y avait pas eu d'équivalent depuis un demi-siècle. Le film raconte, comme si le cinéaste en connaissait tous les tenants et aboutissants, comment réagirent à cet événement la reine Elizabeth II, son époux, le duc d'Edimbourg, mais également le Premier ministre d'alors et de maintenant encore, Tony Blair, ainsi que sa femme. La fameuse phrase stéréotype, que tout film comporte au générique final : « Toute ressemblance avec des faits ou des personnes existantes... serait l'objet d'une coïncidence », ne pouvant évidemment

pas convenir, Frears lui a substitué une explication selon laquelle il a adapté une réalité connue et historique.

Il est évident que n'importe quel autre film, allant si avant dans l'intrusion de la vie privée de personnes vivantes, ferait immédiatement l'objet d'une poursuite devant les tribunaux. Il n'y a eu aucune réaction, ni du Palais de Buckingham ni du 10 Downing Street. Cette sagesse politique n'empêche pourtant pas de poser la question : une telle reconstitution d'une réalité si proche dans une fiction clairement revendiquée, et pourtant donnée comme vraisemblable, est-elle légitime ?

Le film décrit l'affrontement entre la reine et son Premier ministre quant à la conduite à tenir au moment des obsèques de Diana. Passant comme d'habitude l'été à Balmoral, en Ecosse, Elizabeth II, très appuyée par un duc d'Edimbourg caricatural dans son entêtement borné, ne voit pas d'abord la nécessité de se rendre à Londres pour les funérailles, et encore moins de faire part à l'opinion publique de ses sentiments. Tony Blair, agacé par les critiques de son parti, y compris de sa propre femme, sur la monarchie dont il voit les limites mais aussi le rôle national, entreprend de faire comprendre à la souveraine, d'abord respectueusement puis avec plus de véhémence, qu'elle se trompe. Une attitude aussi froide, apparemment indifférente, coûterait cher à l'image de la monarchie britannique et peut-être signerait son arrêt de mort. Lui qui a su trouver les mots qui ont fait choc en appelant

The Queen, de Stephen Frears

Mémoires de nos pères, de Clint Eastwood

Diana, « la princesse du peuple », estime de son devoir de chef de gouvernement mais aussi d'homme (*gentleman*) d'éviter un aussi grave faux-pas à Elizabeth II, qu'il connaît comme une femme de devoir. On sait, qu'après un silence et un retard qui furent en effet négativement interprétés, la reine fit une déclaration un peu compassée mais très digne, et se rendit à Londres pour l'enterrement, qui allait être un événement plus populaire que protocolaire.

Les choses se sont-elles passées ainsi ? Le film, parce que Frears est un cinéaste de qualité, laisse planer certaines ambiguïtés qui sont à son honneur. Ainsi la reine est décrite comme prisonnière de sa conception d'une réserve et d'une endurance qui lui paraissent conformes à l'idéal britannique, au moins de sa génération. A l'inverse, on peut comprendre que l'attitude de Blair n'est pas dénuée de calcul politique. Ne pourra-t-il pas apparaître comme le sauveur de la monar-

chie et non plus comme celui qui a voulu réduire l'importance de la Chambre des Lords ?

Au crédit du réalisateur, on peut aussi compter le rôle sympathique joué par le prince de Galles, la quasi-absence des deux fils de Diana et la discrétion autour de la princesse qui n'est évoquée qu'à partir d'images réelles et déjà connues. Cela dit, on n'a pas l'habitude de voir Elizabeth II en robe de chambre ni dans le lit conjugal, mais le fait n'a rien d'in vraisemblable ! En revanche, l'épisode très appuyé de l'apitoiement de la reine sur un cerf magnifique qui a été tué laisse un peu songeur.

Le film tire, non sa vraisemblance historique, mais sa vérité de film, dans l'interprétation étonnante d'Helen Mirren dans le rôle de la souveraine britannique. Son statut d'actrice shakespearienne donne à l'œuvre une dimension dramatique, prématurée sans doute, mais réelle.

Réalité fictive

Le biais par lequel Clint Eastwood a traité la bataille décisive de Iwo Jima dans la Guerre du Pacifique, qui a clos la Seconde Guerre mondiale, est remarquable. Alors que Terrence Malick, dans son chef-d'œuvre *La Ligne rouge*, qui retraçait le tournant de la prise de Guadalcanal, lui avait donné une dimension onirique et sentimentale, Eastwood se transporte à l'arrière, dans le grand travail de convaincre l'opinion américaine de financer la guerre.

Il faut lui montrer qu'on est proche de la victoire. Pour cela, on va se servir d'une photo transformée en icône : le drapeau américain est hissé par quelques valeureux soldats à l'issue de l'affrontement. Trois soldats, censés être ces héros immortalisés par le cliché du photographe de guerre et bientôt par une statuaire



du genre patriotique, sont sélectionnés pour faire une tournée aux Etats-Unis. A l'issue de la célébration, ils devront inciter le public à souscrire des bons au profit de la poursuite des opérations. Le cinéaste, en bon historien s'appuyant sur le livre écrit par le fils d'un des « héros », montre qu'évidemment les choses ne se sont pas passées ainsi, ou du moins pas tout à fait. Le cliché qu'on expose n'est pas celui qui fut pris lors de cet événement et a dû être refait ; le drapeau hissé a été échangé contre un autre ; les soldats qu'on y voit, de façon assez floue, ne sont pas ceux qui sont ovationnés et, sur les six du groupe, trois sont morts.

Plus ou moins pris par le mensonge qu'exige l'opération publicitaire, les trois soldats réagissent différemment, même s'ils sont tous hantés par l'enfer de la bataille qu'ils ont vécu, par leur peur et la culpabilité d'avoir laissé leurs camarades sous le feu. C'est surtout Ira Hayes, le soldat amérindien choisi par calcul, qui, refusant ce rôle, sera près à faire capoter l'opération de propagande.

De façon un peu compliquée mais intéressante, Eastwood mène son film comme une enquête, ce qui permet de suivre le destin de ces trois héros malgré eux. En fait, ce que le cinéaste veut nous dire, c'est que toute réalité historique, du moins dans la manière dont nous l'appréhendons, est déjà mêlée de fiction. Il est bon de s'en souvenir dans notre compréhension de l'information. Il y a plus, Eastwood annonce pour 2007 un second film sur Iwo Jima, assumant le point de vue, jamais entendu, des Japonais, dont l'œuvre ici ne montre que les ombres ou les cadavres. La fiction parallèle aidera peut-être à mieux envisager les différentes facettes de la réalité.

Auto-fiction

Il y a enfin « l'auto-fiction » dont un exemple récent est donné par l'étrange film du jeune cinéaste suisse Lionel Baier, qui joue son (propre ?) rôle à la recherche de ses origines polonaises dans *Comme des voleurs*. Mais prenons plutôt le dernier film de Chantal Akerman qui nous a habitués à camper sur les frontières du vrai et du possible.

Dans *Là-bas*, elle impose ce minimalisme dont elle a le secret et qui, une fois encore, impressionne. Une série de plans fixes permettent, à travers des fenêtres que protègent des stores vénitiens, de deviner ce qui se passe dans les appartements en face. On n'entend que les bruits d'une ville méditerranéenne se révélant être Tel-Aviv.

Quelle est cette femme qui parle, répond au téléphone, tape à l'ordinateur et que nous ne verrons pas ? La cinéaste ou son double ? De ce rythme d'images et de sons monte une sourde angoisse qui exprime mieux qu'un reportage la réalité douloureuse. L'imaginaire de l'art parle toujours du réel.

G.Th. B.

cinéma

Là-bas,
de Chantal
Akerman

Le dogme intégral

John Henry Newman

●●● Gérard Joulé, *Epalinges*

Louis Bouyer,
*Newman, le mystère
de la foi. Une théologie
dans un temps
d'apostasie, Ad Solem,
Genève 2006, 204 p.*

Paul Vaiss,
*Newman et le
Mouvement d'Oxford.
Un réexamen critique,
Peter Lang 2006,
204 p.*

John Henry Newman naquit à Londres en 1801, d'un père banquier et d'une mère d'origine normande et huguenote. Elevé dans la religion de la Bible, il prenait enfant, à l'instar des sœurs Brontë, un plaisir extrême aux récits sacrés tout comme aux *Mille et une Nuits*, dont il eût voulu, nous confie-t-il « qu'elles fussent vraies, aussi vraies que ces oiseaux, ces arbres, ces fontaines... mais eux-mêmes, le sont-ils bien (...) ou n'est-ce pas là quelque piège de mon ange gardien ? » « A quinze ans un grand changement se produisit dans ma pensée », écrit-il dans son *Apologia*. Ce grand changement n'eut rien de brutal, ne jeta pas la face contre terre celui qui en fut le sujet ; ce fut par degrés insensibles que le sentiment profond d'une conversion s'opéra, ainsi que le recul à ses yeux, dans le plus improbable lointain, de tout ce qui l'entourait, hormis ces deux êtres uniques, suprêmes, « lui-même et Son Créateur », qu'attestait une évidence éblouissante. Cette attitude s'exprime et se résume dans un texte de l'*Apologia*, à propos de la doctrine de Calvin sur la persévérance finale : « Je crois, écrit Newman, qu'elle influa sur mes convictions dans le sens même où se dirigeait mon imagination quand j'étais enfant : elle m'isola des objets qui m'entouraient et elle me confirma dans la méfiance que j'avais touchant la réalité des phénomènes matériels et elle concentra toutes mes pen-

sées sur les deux êtres et les deux seuls dont l'évidence était absolue et lumineuse : moi et mon Créateur. » Newman nomme ici « moi-même » avant « mon Créateur », mais quelques lignes plus haut, relatant la conversion intérieure de sa quinzième année, il avait dit : « N'était cette voix qui parle si clairement dans ma conscience et dans mon cœur, je serais, lorsque je porte mes regards sur le monde, un athée ou un panthéiste ou un polythéiste. Je ne m'exprime ici qu'à titre personnel et je suis loin de nier la force réelle des arguments prouvant l'existence d'un Dieu unique qui se déduisent des faits généraux de la société humaine et du cours de l'histoire, mais ces arguments et ces preuves ni ne me réchauffent ni ne m'éclairent : ils ne lèvent pas l'hiver de ma désolation ; au-dedans de moi, ils ne font pas éclore les bourgeons, pousser les feuilles : ils ne dispensent pas de joie à mon être moral. Le spectacle du monde n'est rien d'autre que le rouleau du prophète, plein de lamentation, de deuil et de douleur. »

Le Dieu de la conscience

Ici c'est le Dieu de Pascal qui parle au cœur et qui ne parle qu'au cœur. La raison raisonnante, la raison discursive s'est tue. Newman est plus certain de la réalité de sa conversion que de l'existence

de ses mains et de ses pieds. Il isole en un sublime raccourci la réalité même de sa conversion, la rencontre de ces deux êtres en dehors desquels pour lui rien ne compte : « moi-même » et « mon Créateur ». Toute sa philosophie tend à établir une identité fondamentale entre la voix de la conscience et la voix de Dieu, toute sa théologie à montrer dans le Dieu de la révélation le Dieu de la conscience. Exercice périlleux qui conduisit un Rousseau sur la voie de la religion naturelle, laquelle est bien aux antipodes de celle d'un Newman. Exercice doublement périlleux s'il n'y avait pas un Dieu précédant le « moi-même » newmanien, qui seul peut l'atteindre directement, le manier et le fixer.

On retrouve ici ce que j'appelle le « luciféranisme » de Newman dans l'affirmation d'un moi qui n'abdique jamais ses droits, conviction en soi négative, mais affectée chez lui de l'indice le plus positif ; plus même que conviction, évidence soustraite à toute problématique. Le moi de Newman est comme le pied de César : posé sur toutes choses, aux antipodes donc du moi fénelonien qui, parlant de lui-même, disait : « Je ne suis pas, ô mon Dieu ! ce qui est, je suis presque ce qui n'est pas ; je ne suis plus celui qui a été, je ne suis pas encore celui qui sera, et dans cet entre-deux, que suis-je ? Un je ne sais quoi qui ne peut s'arrêter en soi, qui n'a aucune consistance, qui s'écoule comme l'eau... »

A trente-deux ans, atteint de la fièvre en Sicile, Newman criait dans son délire cette parole à la fois sublime et vraie où tient toute sa destinée : « Je ne mourrai pas, car je n'ai pas péché contre la lumière. » La nature de son combat appela l'apologie. Il sacrifia tout à la recherche de la vérité, de la vérité absolue et non des positions toujours douteuses, partielles et relatives de la politique. (Au temps de Newman, les conversions

étaient encore individuelles, comme les péchés et les batailles théologiques et métaphysiques au temps de Pascal, de Bossuet et de Fénelon. Puis elles devinrent philosophiques, politiques, économiques...)

Ce qui importait à Newman, c'était de savoir si l'Eglise, à mi-chemin de l'hérésie protestante et de ce qu'un anglican appelait alors l'idolâtrie romaine, retrouverait la pureté de l'Eglise primitive. Et il découvre enfin que cette Eglise existe, qu'elle n'a jamais cessé d'exister et que c'est celle qui se dit catholique et que Simon Pierre y est toujours à la barre depuis le commencement.

Une histoire liée à Dieu

Longtemps leader d'un parti religieux dont l'ennemi guetta les moindres écarts, conducteur d'âmes très conscient de ses responsabilités, éducateur d'instinct et de goût, artiste sensible au plaisir de manier les sous-entendus et les allusions, Newman est, si je puis dire, le plus autobiographique des hommes. Raffiné comme Joubert, féminin comme Fénelon, son style est abondant comme celui de Renan, sa parole persuasive comme celle de Pascal. Il envie presque l'âme simple des superstitieux et il a des accès de fanatisme. Dans un de ses sermons, n'écrit-il pas : « Ils ont sacrifié la Vérité à l'opportunisme et identifié le Royaume de Dieu avec le développement de la civilisation... Ce pays gagnerait à être beaucoup plus superstitieux, plus bigot, plus sombre et plus fanatique dans sa religion. »

S'il n'était le plus robuste des croyants, il serait le plus redoutable des professeurs de scepticisme. Bref, toute l'histoire affective, intellectuelle et littéraire

de Newman n'est autre que l'histoire de ses relations personnelles avec Dieu.

Le ressenti, non la raison

La foi de Newman, qui prend souvent plaisir à humilier la raison, repose en dernière analyse sur une expérience personnelle des réalités surnaturelles. Il sait combien il est facile de persuader ceux qui désirent l'être. Cet étalage de connaissances auquel certains croyants adossent leur foi, il le méprise, il sait combien tout cela est creux. Newman aime surtout imaginer, et nous ne serons pas surpris de constater que parfois il dénie l'effort de connaître.

L'imagination a régné en maîtresse sur sa vie et sur ses pensées. Hanté par la foi en un dieu terrible, son imagination

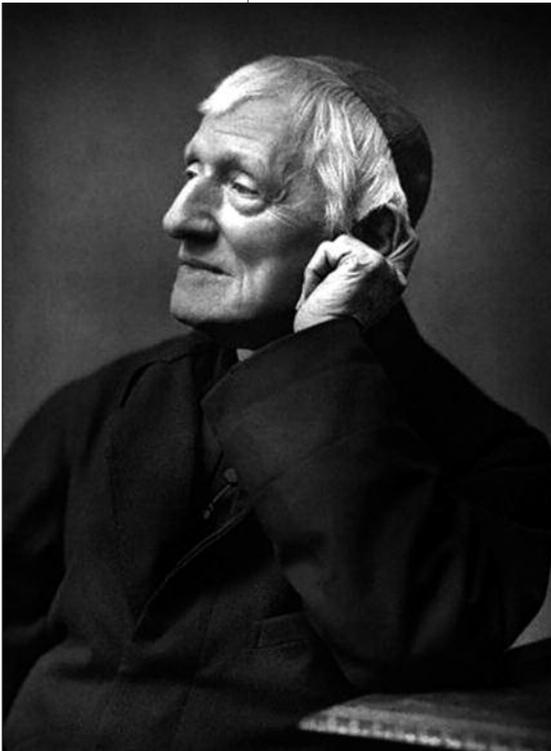
affolée l'oblige à croire qu'il est plus sûr de croire. Une simple impression superstitieuse sera sur lui plus puissante que mille faits d'expérience. Il conclut d'abord et raisonne ensuite. La logique chez lui ne fait qu'enregistrer les variations de son atmosphère mentale.

Après l'imagination, l'autre faculté maîtresse de Newman est la mémoire. La perception ne le nourrit guère, il se nourrit surtout de la substance du souvenir. Il était de ceux qui vivent principalement dans le souvenir. N'a-t-il pas prêché un sermon intitulé *Le Christ manifesté dans le souvenir* ? Il était de ceux pour qui tout croît à mesure qu'on s'en éloigne, et ce goût que son âme avait pour les choses passées, n'était qu'une traduction renversée de son aspiration à l'éternité où tout ce passé se retrouvera transfiguré et sauvé.

Newman était un Normand, un insulaire et un homme de la mer qui voit tout en imagination, et qui colore tout par l'imagination. C'est pourquoi le monde d'ici-bas était à peine réel à ses yeux. Il écrit : « La vie est comme un rêve, aussi détachée, aussi différente de notre vie réelle d'esprit immortel que le rêve diffère de l'état de veille. Rêve sérieux certes, puisqu'il dénoue le drame de notre salut, mais enfin en soi ce n'est là qu'une ombre inconsistante. L'âme régénérée s'enferme dans la communion des saints et des anges, sa vie est cachée en Dieu avec le Christ, et du haut de la Cour de Dieu, elle regarde ce monde présent, passager, éphémère, comme ferait le spectateur d'une représentation de parade, sauf par instants, lorsque son devoir l'appelle à participer au spectacle. »

Et si son devoir l'obligeait à ne pas participer au spectacle ? A cela que répondre sinon que le Fils de Dieu a quitté sous l'effet d'un étrange caprice le palais du ciel du roi son père pour se mêler aux hommes, ces viles créatures tirées du

Newman



néant et faites d'un peu de boue, et se faire esclave au point de mourir d'une mort infamante sur une croix de bois ; ou bien cela est-il encore un rêve ? Newman n'est pas né catholique. Il n'a pas manié dès le berceau la syntaxe catholique. C'est un anglican converti. Il est venu à Rome par une chaîne de raisonnements. Il n'a jamais regretté sa conversion, mais il a souffert par Rome. Il dut avaler pas mal de couleuvres, mais il le fit de bonne grâce, pour l'amour de Dieu et par esprit de contrition.

Les traces du puritanisme

Né anglican, mais ayant dans sa jeunesse été très influencé par le calvinisme, il garda toute sa vie une conscience morale d'une exigence presque inhumaine. Et ces obéissances sont des sacrifices qu'un chrétien se doit d'accomplir. Néanmoins, il y a toute une part de son âme qui est restée anglaise et insulaire et qui ne s'est jamais convertie à la manière romaine, ultramontaine. Cette singularité et cette insularité font à nos yeux une partie de sa grandeur et lui donnent son sel. Ce sont elles aussi qui l'éloignent de certains chrétiens d'aujourd'hui qui s'effraient de ses sévérités tant dogmatiques que morales.

Si l'on n'observe pas chez Newman la distinction très tranchée, voire l'opposition que fait Pascal entre le dieu des philosophes et celui d'Abraham, on a cependant le sentiment que chez l'auteur d'*Apologia*, le second prime sur le premier. Il avait, comme tous ses compatriotes, gardé une imagination shakespearienne et miltonienne, et quoique catholicisé, son dieu n'en avait pas moins conservé les âpres sévérités du puritanisme biblique, qui est un peu l'équivalent de notre jansénisme à nous.

On n'oublie jamais cet arrière-plan « litté-

raire » qui nimbe d'une auréole luciférienne tout ce que pense et tout ce qu'écrit Newman : cette terreur demeure, jamais dissipée dans cette âme jamais calmée. C'est l'âme des marins et des insulaires qui savent que le monde a été forgé dans les sphères de la terreur, comme le dit Melville.

Comme saint Louis, Newman dit qu'il vaut mieux mourir de la peste ou du choléra que de commettre un seul péché véniel, car la peste ne tue que les corps et que le péché tue l'âme. Dans *Callista*, le roman qu'il écrivit sur les premiers martyrs chrétiens, Newman affirme que celui qui abjure sa foi par peur des supplices va directement en enfer. Qui aujourd'hui dirait encore des choses pareilles ?

Newman voit le monde et les hommes tels qu'ils sont : une arène où des fauves s'entre-déchirent, et pourtant, c'est à ces fauves qu'il dit : soyez parfaits, devenez des saints, étroite est la voie qui mène au Salut, large est celle qui conduit à la perdition. Le drame qu'il peint n'est pas celui d'une espèce humaine temporairement réprouvée, qui n'attend son salut que d'une révolution, d'une évolution ou d'un progrès, mais d'une race surnaturelle, déchue, bannie, pros-crite, déshéritée et que menace la damnation. L'âme et le péché, Dieu, le ciel et l'enfer, les fins dernières sont les seuls objets sur lesquels s'arrête sa pensée.

G. J.

Jésus et son entourage

Deux volumes rédigés par John Paul Meier sur ce que nous pouvons connaître du Jésus de l'histoire ont déjà fait l'objet d'une appréciation élogieuse de la part de la critique.¹ Après un long silence, dû semble-t-il à la maladie, ce prêtre de l'archidiocèse de New York et professeur à l'Université Notre-Dame, dans l'Indiana, livre dans un troisième volume ses réflexions sur l'entourage juif de Jésus. Qui étaient les gens que Jésus a été amené à fréquenter ? Comment les a-t-il influencés et, inversement, comment l'ont-ils influencé ?

Dans le premier volume de son « Jésus historique », Meier a traité entre autres des relations de Jésus avec sa propre famille,² et dans le deuxième, de celles avec Jean-Baptiste.³ Poursuivant sa réflexion, il cherche dans ce troisième livre à approfondir les relations de Jésus avec son entourage juif plus large. Il s'agit donc pour l'auteur d'établir ce que l'on peut connaître historiquement des relations que Jésus entretenait avec ce que l'on appellerait aujourd'hui son « milieu ».

Meier reprend tout d'abord son objectif énoncé dans les précédents volumes : fournir la description la plus fiable possible de ce qu'a pu être le Jésus de l'histoire. Il n'est donc pas question d'une biographie, ni de décrire Jésus ou ses proches tels qu'ils ont été - tâches d'ailleurs impossibles - ni de se pencher sur un Jésus théologique ou sur celui de la foi. L'auteur résume ensuite quelle est sa démarche : après avoir estimé le degré

de validité des sources, l'historien doit énoncer des critères reconnus qui établiront avec une probabilité suffisante l'historicité d'un fait ou d'une parole rapporté. Ces critères devront être appliqués en toutes circonstances avec une même rigueur.

Meier pénètre enfin dans le vif de son sujet. Il répartit l'entourage juif de Jésus en deux groupes : les compagnons et les concurrents. Cette répartition forme les deux parties principales de son livre.

Les compagnons

La première partie est donc dédiée à ceux qui suivaient Jésus de manière plus ou moins convaincue. Pour un croyant, elle sera peut-être la plus fascinante. Meier clarifie le débat en répartissant les « compagnons » en trois cercles concentriques autour de Jésus. Le cercle

- 1 • Voir les articles de **Joseph Hug s.j.**, in *choisir* n° 441 et 443, septembre et novembre 1996.
- 2 • **John P. Meier**, *A Marginal Jew, Rethinking the Historical Jesus. Vol. I. The Roots of the Problem and the Person*, Doubleday, New York 1991, 484 p. Traduction en français par J.-B. Degorce, Ch. Ehlinger et N. Lucas, *Un certain Juif : Jésus. Les données de l'Histoire. Vol. I. Les sources, les origines, les dates*, Cerf, Paris 2004, 496 p.
- 3 • **John P. Meier**, *A Marginal Jew. Rethinking the Historical Jesus. Vol. II. Mentor, Message and Miracles*, Doubleday, New York 1994, 1118 p. Traduction en français par J.-B. Degorce, Ch. Ehlinger et N. Lucas, *Un certain Juif : Jésus. Les données de l'Histoire. Vol. II. La parole et les gestes*, Cerf, Paris 2005, 1344 p.

John P. Meier,
A Marginal Jew,
Rethinking the
Historical Jesus.
Vol. III. Companions
and Competitors,
Doubleday, New York
2001, 703 p.

Traduction en français
par Ch. Ehlinger et
N. Lucas, *Un certain*
Juif : Jésus.
Les données de
l'Histoire. Vol. III.
Attachements, affrontements,
ruptures,
Cerf, Paris 2005,
752 p.

extérieur est formé des foules, terme vague aussi bien en grec qu'en français, le cercle du milieu est celui formé par les disciples, et le cercle interne par les Douze. Meier précise bien que ce sont là des distinctions utiles pour comprendre les typologies évangéliques. Il met cependant en garde d'imaginer des frontières bien définies et fixes entre les trois cercles.

En traitant des disciples de Jésus, Meier tente d'en définir le contour et, plus particulièrement, leur originalité par rapport à ceux du monde grec ou juif. Il constate tout d'abord que Jésus a procédé à des appels explicites. Cette manière de faire n'était probablement pas unique, mais certainement peu habituelle. Ensuite, il établit qu'il ne s'agissait pas seulement de « suivre » Jésus de manière abstraite ou éthique, mais radicalement et physiquement. Enfin, les disciples devaient s'attendre à faire face à de l'hostilité et même à des dangers.

Meier souligne que ce sont là des traits généraux qu'il faut éviter de forcer. Surtout, les disciples ne devaient pas se considérer comme un groupe fermé au monde externe, à l'instar des qumrâniens. Il y avait d'ailleurs des sous-groupes intermédiaires, ceux par exemple qui ne quittaient pas leur foyer mais qui étaient plus que de simples auditeurs, comme Zachée ou Marthe.

Un élément original de la réflexion de Meier concerne les femmes. Se taillant un passage à travers le monde forcément androcentrique du Proche-Orient de l'époque, l'auteur conclut que Jésus a très probablement eu des disciples femmes au sens où il le définit, dont Marie Madeleine, que l'on retrouve auprès de tous les Évangélistes.

Au terme de son analyse historique, Meier tente de comprendre pourquoi les évangélistes en font si peu cas. Parmi plusieurs indications, il souligne que ni

l'araméen, ni l'hébreu n'ont de féminin pour le terme « disciple ». Il n'est donc pas impossible que les auteurs évangéliques écrivant en grec n'aient fait que reprendre les contraintes linguistiques antérieures. Cela sans tenir compte des préjugés bien naturels pour des rédacteurs de cette époque. D'ailleurs, Meier ne cache pas que le fait de voir certaines de ces femmes quitter leur famille pour suivre un Jésus célibataire, sans être chaperonnées convenablement, devait faire froncer les sourcils à plus d'un Juif, pieux ou non !

Quant aux Douze, plusieurs arguments militent en faveur de leur institution par Jésus, même si les contradictions internes quant aux membres et leur disparition rapide en dehors des quatre Évangiles peuvent surprendre. Leurs personnalités nous échappent presque entièrement, exception faite de Pierre pour lequel une esquisse est tentée.

Les concurrents

La deuxième partie du livre traite des opposants ou, comme préfère les appeler Meier, les concurrents de Jésus. Les pharisiens et les sadducéens, historiquement très mal connus, sont les premiers à faire l'objet d'une analyse fouillée. Suivent ensuite les autres groupes pouvant entrer en ligne de compte, tels les esséniens et les qumrâniens, les samaritains, les scribes - ensemble peu défini s'il en est - ainsi que les hérodiens et les zélotes. Sur le plan historique, on peut chipoter sur des détails. Les divergences de vue au sujet des frères et des sœurs de Jésus (Meier estime qu'ils ont existé) sont mentionnées dans un précédent article.⁴

4 • **Joseph Hug**, « Jésus, un juif marginal », in *choisir* n° 441, septembre 1996, p. 10.

livres ouverts

De même, dans le long passage évoquant la dispute de Jésus avec les sadducéens au sujet de la résurrection (Mc 12,18-27), l'impression prédomine que Jésus épouse la position des pharisiens. Pourtant, l'on pourrait défendre que Jésus renvoie implicitement sadducéens et pharisiens dos à dos, tant dans la foi en la résurrection que dans la conception que les pharisiens pouvaient avoir de celle-ci. Mais ce sont là des brouilles par rapport aux conclusions soigneusement étayées et par rapport à la rigueur de la réflexion.

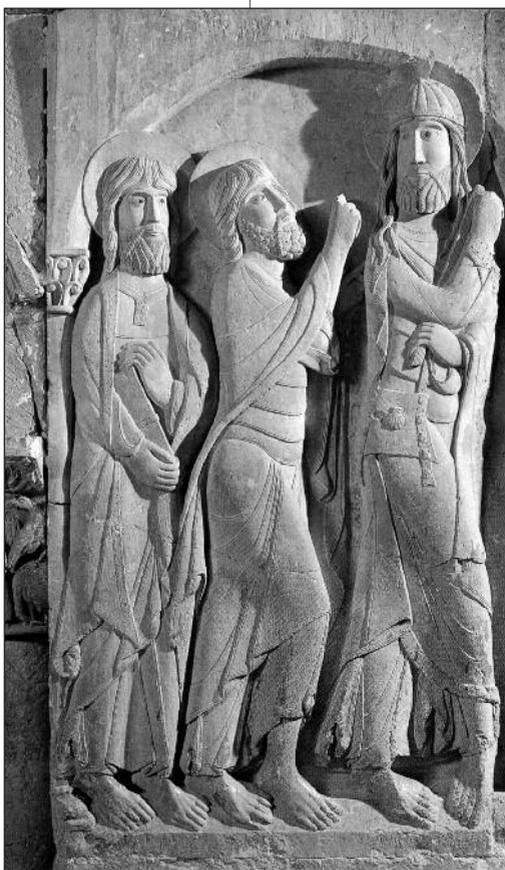
L'ensemble non seulement présente des arguments historiques solidement charpentés, il fournit aussi l'état des lieux quant aux autres théologiens et historiens

qui se sont penchés sur le Jésus historique. Ce panorama confère à l'œuvre un aspect encyclopédique et il est vraisemblable que le travail de Meier deviendra une référence incontournable. Des tables et des index très complets permettent de retrouver facilement l'état actuel de la science pour une question donnée. Les propositions sont soutenues par des notes en fin de chapitres qui fourmillent d'informations.

Le style est allègre, non dénué d'humour et garde cette simplicité, voire ce suspense, que l'on trouve souvent sous la plume d'auteurs scientifiques américains. Très didactique, Meier se donne la peine de faciliter le cheminement du lecteur : il reprend, au risque de se répéter, résume en fin de chapitre, propose en deux mots les éléments qui vont suivre. Les lecteurs auront cependant intérêt à mettre à jour leurs connaissances de la genèse des textes néotestamentaires pour bien saisir les nuances de l'auteur.

Reste que ce ne sont pas ces aspects techniques qui suscitent le plus l'admiration. L'essentiel est ailleurs. D'abord, il y a la méthode. Meier est prêtre catholique et ne s'en cache nullement. Son état n'enlève rien au souci quasi obsessionnel d'honnêteté qui émane de son travail. Si l'on excepte les tendances sectaires, la plupart des hommes et des femmes de notre culture occidentale entendent se démarquer nettement de la mythomanie. Ils veulent bien croire, mais non accorder crédit à un récit idéalisé ou à une personne inhumaine à force d'être parfaite. Les succès de films hyperréalistes sur la Passion de Jésus sont certainement aussi dus au désir de connaître les faits tels qu'ils se sont passés. C'est à ces lecteurs que Meier s'adresse. Il dit ce que l'on peut savoir, ce que l'on ne peut pas savoir, sans rien cacher, mais aussi sans rien omettre.

*Sur le chemin
d'Emmaüs, abbaye de
Silos (Castille)*



Etant donné l'état de nos sources, les adjectifs d'approximation abondent. Il est presque toujours « vraisemblable », « probable », « guère possible », « difficile d'imaginer », « presque certain »... Cette prudence, loin d'aboutir à un Jésus flou et insaisissable, rend à celui-ci une humanité qui devient, au fil de la lecture, de plus en plus solide et crédible.

Meier souligne à quel point il devait être difficile pour la première Eglise d'admettre ce qu'elle pouvait considérer comme les échecs de Jésus. Le fait même qu'ils ne soient pas omis dans les Ecritures leur confère une crédibilité historique supplémentaire. A titre d'exemple, la trahison de Judas devait poser un problème majeur : comment Jésus, l'envoyé du Père, pouvait-il s'être trompé à ce point dans le choix d'un des Douze ? Il est difficile de boucler un des trois volumes de Meier sans se confronter derechef au mystère de l'Incarnation.

Il y a ensuite le regard. Tout historien qu'il est, Meier trouve une clef à bien des énigmes dans la préoccupation eschatologique de Jésus. Etant donné que cette visée eschatologique est elle-même un mystère difficile, les constatations que nous propose Meier sont loin de résoudre tous les problèmes. Mais au moins, on se libère quelque peu de l'aspect souvent normatif de nos interprétations latines et romaines, pour pénétrer dans un univers prophétique dont Meier nous montre tout l'impact dans les Evangiles. Ainsi, en analysant les disputes de Jésus avec les pharisiens, sous l'angle notamment de la déclaration radicale concernant l'indissolubilité du mariage (Mc 10,1-12 et Mt 19,1-9), Meier met en évidence à quel point l'attente eschatologique de Jésus traverse de part en part sa vue sur l'unité du mariage. Son espoir est, en effet, qu'à la fin des temps, cette unité de l'homme et de la femme, voulue dès l'origine par le Créateur, soit restaurée.

Enfin, il y a l'impact sur le lecteur. Apparemment, le succès des premières éditions en langue française a dépassé tout ce que les éditeurs avaient imaginé.

Remises en cause fortifiantes

C'est que l'approche de Meier, loin de nous laisser un Jésus et un monde juif plats comme un tableau, nous les restitue comme des pièces en trois dimensions, douées d'une vie que l'on n'avait pas imaginée et mettant en cause bien des conceptions quelque peu sclérosées de nos croyances. Mais c'est une mise en cause rassurante par sa probité et son intelligence. La description historique devient sous sa plume un levier puissant pour faire se joindre autant que possible le Jésus de l'histoire et le Jésus de notre foi.

Le dernier volume de cette œuvre traitera des énigmes que Jésus a posées et de l'énigme qu'il était lui-même. On devrait y trouver une recherche sur les liens de Jésus avec la loi mosaïque, sur les paraboles, sur la manière que Jésus avait de se considérer lui-même et sur l'énigme la plus troublante de Jésus sur le plan historique, à savoir sa condamnation à mort par un fonctionnaire romain parce qu'il se serait déclaré « Roi des Juifs ».

Le lecteur des premiers volumes ne peut que souhaiter une santé solide à l'auteur, non seulement pour son propre bien, mais aussi pour lui permettre de mener sa tâche à bonne fin. Car le travail de cet homme de foi qu'est Meier, tout scientifique qu'il cherche à être - et peut-être même à cause de cela -, est un outil convaincant pour renforcer sa propre foi.

Dominique Haenni

Les rois de l'Ancien Testament

Israël Finkelstein et Neil Asher Silberman,
Les rois sacrés de la Bible. A la recherche de David et Salomon,
Bayard, Paris 2006,
322 p.

Steven L. McKenzie,
Le roi David. Le roman d'une vie,
Labor & Fides, Genève
2006, 218 p.

La Bible raconte l'épopée de David et de Salomon, qui furent rois d'Israël il y a 3000 ans. Notre culture est remplie des traces de leur histoire grandiose. Or nous n'avons pas à leur sujet de témoignages directs et certains chercheurs sont allés jusqu'à douter de leur existence. Certes, on a découvert en 1993, à Tell Dan, une stèle où figure l'expression « Maison de David », mais elle date de 150 ans après la mort de David !

Qui furent vraiment David et Salomon ? Des grands rois ou des petits chefs de clans locaux ? Régnerent-ils vraiment sur un grand empire israélite unifié ? Deux livres récents abordent ces questions. Le premier est dû à des archéologues, le second à un exégète. Chacun connaît la discipline de l'autre et ils s'accordent pour affirmer que l'histoire biblique de David et de Salomon est une œuvre de propagande politique, portant de nombreuses traces d'idéalisation. Cela ne signifie pas qu'elle n'ait aucun fondement historique.

Se basant principalement sur les découvertes archéologiques ou sur l'étude du texte, archéologues et exégètes sont placés devant un problème d'interprétation. Mais ils procèdent très différemment.

Finkelstein et Silberman ont déjà publié *La Bible dévoilée. Les nouvelles révélations de l'archéologie*, qui a eu un grand retentissement. Malgré l'intérêt de leur démarche, on leur a reproché un certain simplisme dans le traitement des textes bibliques. Dans ce nouveau livre, ils circonscrivent leur sujet et lisent plus attentivement les textes.

Pas de trace archéologique

C'est clair, aucune trace archéologique ne permet d'affirmer que Jérusalem était, à l'époque de David, la capitale d'un grand royaume capable de mobiliser des dizaines de milliers de soldats et de prélever un tribut sur ses vassaux. Il faut donc « redescendre » dans l'histoire pour relever quel contexte historique offre le meilleur cadre de référence aux écrivains bibliques. Les bâtiments administratifs ou militaires, les grands entrepôts, par exemple, n'apparaissent qu'au VIII^e s. dans le Royaume du Nord. Voilà donc le cadre probable d'une partie des récits. On peut alors distinguer diverses couches dans l'histoire que nous connaissons. Des éléments primitifs tournent autour de la carrière de bandit de David et de sa rivalité avec Saül. Ils sont dus au zèle de ses partisans, soucieux de vanter le courage et l'intelligence de

leur chef. Bribes de souvenirs authentiques transmis par la tradition orale, ils visent à affranchir David du soupçon de trahison à l'égard de Saül. C'est ainsi qu'une « histoire de la cour » a d'abord pris la forme orale de ballades courtoises, dont la scène et le décor reflètent la culture aristocratique en usage au IX^e siècle, au palais royal de Jérusalem. L'écriture a dû intervenir à l'époque d'Ezéchias (fin du VIII^e s.), avec le désir de réunifier les deux royaumes.

Dans un plaidoyer subtil et passionné pour légitimer David et sa descendance (dont Ezéchias est le représentant), on rappelle la promesse faite à David de lui construire une maison, dynastie ou temple.

Nos deux auteurs poursuivent ainsi leur parcours historico-archéologique, en passant par l'historiographie deutéronomiste de l'époque de Josias, le livre des Chroniques, les Evangiles, l'histoire de l'Europe. Ils en concluent qu'à chaque époque s'est développée la tentative de réconcilier les souvenirs d'un âge d'or et de ses dirigeants idéaux, avec la réalité politique, sociale et religieuse en mutation constante. Ce sont ces souvenirs qu'ils travaillent, mais sans répondre à la question de savoir qui furent vraiment David et Salomon.

Du récit à la réalité

C'est une tout autre démarche que propose Steve McKenzie. Il part du récit que nous avons dans nos Bibles (1 S 16 - 1 R 2) qui, tel quel, date de l'époque de l'Exil et fait partie de l'Histoire deutéronomiste, histoire théologique ou théologie historique évaluée à partir de la loi exposée dans le Deutéronome.

Le narrateur a récolté des traditions sur l'histoire d'Israël et les a éditées en un seul récit continu du livre de Josué à 2

Rois. David en est le personnage central et l'étalon. En éditant cette histoire de David, le narrateur était donc plus intéressé par un modèle religieux que par la figure historique de ce roi. Mais, une fois dégagé d'une gangue littéraire et apologétique, son récit offre le meilleur accès possible au personnage historique de David.

Repérant les sources écrites du rédacteur final - l'histoire de l'ascension de David, le récit de la succession, la nomination de Salomon - McKenzie va « remonter » du récit à la réalité historique en adoptant deux principes de lecture, le scepticisme et l'analogie (il est utile de faire des comparaisons entre le récit et des situations similaires, passées ou présentes). Il dégage ainsi le portrait d'un David qui, loin d'être un modèle, fut probablement un usurpateur, un adultère et un meurtrier, ressemblant plus à un dictateur du Proche-Orient qu'à Philippe II d'Espagne !

Voilà donc un excellent exemple d'investigation historique. McKenzie associe ses lecteurs à une enquête passionnante, dans laquelle il revisite les différents épisodes du récit, y débusquant les anachronismes et les intentions apologétiques. On appréciera, par exemple, son interprétation de la liaison de David et de Bathsheba (p. 171) ou de la révolte d'Absalom (p. 177).

La traduction de l'ouvrage est due à Françoise Smyth, spécialiste de l'Ancien Testament bien connue dans le monde francophone, qui lui donne par là-même une caution scientifique importante.

Jean-Pierre Zurn

 ■ Ethique

Brice de Malherbe
Le respect de la vie humaine dans une
éthique de communion

Parole et Silence, Paris 2006, 254 p.

Qu'est-ce que la bioéthique ? Le Père B. de Malherbe, jeune directeur au Séminaire de Paris et délégué auprès des établissements hospitaliers catholiques, expose avec sérieux et précision l'histoire et les tenants de ce mouvement philosophico-scientifique, né vers 1970 aux Etats-Unis. La bioéthique semble s'être installée comme l'unique autorité morale dans notre monde pluraliste, forcé de s'en remettre à des comités d'éthique face aux questions difficiles que l'on sait.

En réaction contre la morale traditionnelle jugée obscurantiste, incapable et même responsable des problèmes du XX^e siècle (exemple, la surpopulation, conséquence de la morale catholique), son fondateur, H. Potter, propose un nouvel humanisme, basé sur la science et la raison.

Cette philosophie inspirée de Hume et de Kant, développée par des maîtres incontestés comme H. Engelhardt et P. Singer, repose sur les quatre valeurs piliers bien connues : autonomie de la personne, bienfaisance, non malfaisance et justice (égalité, distribution des ressources). Mais cette religion sans Dieu va plus loin dans son affrontement avec la morale traditionnelle car elle définit la personne de manière dualiste, c'est-à-dire comme un assemblage d'un corps et d'un esprit (l'histoire de chacun gravée dans son cerveau), se permettant d'affirmer que l'embryon n'est pas une personne mais un simple amas de cellules, ou qu'un individu dans un état « végétatif » n'est plus une personne.

A contre-pied de cette idéologie, l'auteur, dans une deuxième partie, prend précisément l'exemple de ces malades abandonnés et propose une approche différente, basée sur la révélation et la raison. Cette éthique de communion, qui rend à chaque personne sa valeur unique quels que soient son degré de conscience, son état physique et son espérance de vie, ne paraîtra pas nouvelle aux soignants, anciens ou modernes, qui ont choisi leur profession parce qu'ils sont persuadés du caractère sacré de l'Autre. Mais il est réconfortant d'entendre ce message face au marasme dans lequel la bioéthique semble avoir plongé notre société.

Seul un examen approfondi des thèses en présence permet d'y voir un peu plus clair. Ce n'est pas le moindre mérite de cet ouvrage, critique, serein et bien charpenté, que je recommande vivement aux professionnels de la santé.

Jacques Petite

 ■ Œcuménisme

Collectif
sous la direction de Jean-Yves Calvez
et Andrei Zoubov
Eglise et économie
Voix orthodoxes russes.
Voix catholiques romaines

Cerf, Paris 2006, 202 p.

Catholiques et orthodoxes savent qu'ils ne peuvent rien dire d'original concernant l'analyse économique. Cela ne doit pas pour autant les rendre naïfs et soumis aux prétentions scientifiques des économistes. A vrai dire, ni la « doctrine sociale » de l'Eglise catholique romaine, inaugurée en 1891 par l'encyclique *Rerum Novarum* du pape Léon XIII, ni les textes, plus récents, venus du patriarcat orthodoxe de Moscou, notamment le grand document de l'an 2000 connu sous le nom de *Osnovy sotsialnoj kontseptsii* (les fondements de la vision sociale) n'abordent les questions les plus urgentes d'aujourd'hui : la domination internationale de la finance, le jeu mercantiliste des Etats qui se cache sous les confessions de foi libre-échangistes, et surtout les sournois rapports de pouvoir qui se couvrent du manteau de l'égalitarisme libéral.

Les discours respectifs de coloration universitaire rassemblés dans cet ouvrage distinguent assez bien les divers accents : plus moral du côté catholique, plus spiritualiste et personnaliste du côté orthodoxe. Dans cette palabre universitaire, chacun, dans l'espoir de rencontrer l'assentiment du partenaire, avance ses propres vues plutôt que de se risquer dans un véritable dialogue. De gros efforts d'écoute mutuelle restent donc à accomplir de part et d'autre. Mais un premier pas vient d'être franchi, ce livre en témoigne.

Etienne Perrot

Collectif**Rechercher l'unité des chrétiens**

Nouvelle Cité, Montrouge 2006, 476 p.

Cet ouvrage rassemble les Actes de la Conférence internationale organisée à Rome, du 11 au 14 novembre 2004, à l'occasion du 40^e anniversaire du Décret du concile Vatican II sur l'unité des chrétiens. On y trouve notamment les contributions de Jean Paul II, du métropolite Ioannis Zizioulas, du révérend Geoffrey Wainwright et de Mgr Kurt Koch. Non seulement le sens de cet important décret conciliaire est mis en relief par des intervenants de grande qualité, comme le cardinal Walter Kasper, mais des propositions d'engagement œcuménique à nouveaux frais sont suggérées avec pertinence.

Sans illusions, l'avenir de l'œcuménisme passe indubitablement par une indispensable purification de la mémoire, un partage des traditions de spiritualités différentes et surtout par un appel réitéré à la conversion intérieure. Une telle rétrospective éclaire la longue route qui conduit, dans leur diversité, les disciples du Christ vers l'unité.

Des textes majeurs complètent utilement cette série de réflexions, notamment le Décret *Unitatis redintegratio* (1964) et le *Directoire pour l'application des normes et des principes sur l'œcuménisme* (1967 et 1970). Cet ensemble constitue un excellent instrument de travail pour ceux qui désirent approfondir leur compréhension de la vie œcuménique et son évolution.

Louis Christiaens

■ Philosophie

Collectif**sous la direction d'Olivier Abel, Enrico Castelli-Gattinara, Sabina Loriga et Isabelle Ullern-Weit****La juste mémoire***Lectures autour de Paul Ricœur*

Labor et Fides, Genève 2006, 214 p.

Cet ouvrage est le fruit d'un colloque tenu en présence de Paul Ricœur (décédé en mai 2005), organisé à la Faculté libre de théologie protestante de Paris et prolongé par un séminaire de l'École des hautes études en sciences sociales. Brillant mais difficile - aussi complexe que la langue ricœurienne ! - il aide le lecteur à s'orienter dans le débat public actuel sur la tension entre excès (cf. le

colonialisme en France, le rôle de la Suisse durant la Deuxième Guerre mondiale...) et défaut de mémoire (par exemple quant à la figure ambiguë de Mao).

Guidé par les écrits de Ricœur - le triptyque *Temps et récit* (1983-1985), *La mémoire, l'histoire, l'oubli* (2000) et *Parcours de la reconnaissance* (2004) -, ce livre collectif propose une triple porte d'entrée : d'abord la question éthique de la difficulté pour l'historien de trouver « la juste mémoire », quantitative et qualitative ; ensuite, le problème épistémologique, ô combien délicat ! de la représentation du passé et de la vérité historique ; enfin, une approche poétique et herméneutique de la condition historique et de l'oubli comme don, en dialogue avec des penseurs comme Nietzsche ou Rosenzweig. Avec, en filigrane, cet éloge de l'inachèvement (si caractéristique de l'humilité ricœurienne) devant l'impossibilité de la mémoire totale, de l'histoire totale, mais aussi de l'oubli total. Une conversation passionnante et exigeante entre philosophes et historiens, dont quelques-uns des plus grands spécialistes de l'œuvre ricœurienne (comme Enrico Castelli ou Olivier Abel).

François-Xavier Amherdt

Jean Halpérin**Mémoire oblige**

L'Aire, Vevey 2006, 292 p.

Représentant du monde presque disparu de la haute bourgeoisie juive russe, Jean Halpérin, arrivé avec sa famille à Genève en 1943 à l'âge de 22 ans, a fait une brillante carrière. Haut fonctionnaire au siège européen des Nations Unies, il a aussi enseigné à l'université, dont celle de Fribourg, où, succédant à Emmanuel Levinas, il a donné un cours sur la pensée juive pendant sept ans, jusqu'en 2000. Il a par ailleurs travaillé au dialogue interreligieux avec les Églises chrétiennes, avec Gerhart M. Riegner.

Cette expérience est probablement à l'origine de l'un des points forts de cet ouvrage, *Le judaïsme en dialogue*, avec ses essais majeurs sur Emmanuel Levinas (partiellement publié par *choisir* en septembre 2000) et sur Paul Ricœur. On retiendra aussi d'inoubliables portraits, comme ceux du rabbin Kook et d'André Néher.

Edité et préfacé par Jean-Claude Aeschlimann, rédacteur en chef de *Coopération* où a aussi écrit J. Halpérin, ce livre est un beau témoignage sur l'évolution de la pensée juive dans la deuxième moitié du XX^e siècle, au moment où elle doit intégrer les chocs fondamentaux qu'ont été la Shoah et la création de l'Etat d'Israël. La dimension temporelle qu'elle prend alors nous fait regretter d'autant plus le fait que les textes ne soient pas systématiquement datés.

Jean-Bernard Houriet

■ Cinéma

Krzysztof Kieslowski *Le cinéma et moi*

Noir sur Blanc, Lausanne 2006, 352 p.

Le dixième anniversaire de la mort du cinéaste Krzysztof Kieslowski (1941-1996) a été célébré en Pologne par des manifestations en forme d'hommage, en particulier une grande exposition au Musée du cinéma de Lodz, intitulée *Signes et mémoire*. Cet ouvrage, édité par Margot Carlier, qui reprend un certain nombre de textes du cinéaste polonais, est donc bienvenu.

L'essentiel du livre est constitué par une sorte d'autobiographie, parue en anglais puis en polonais, et réalisée d'après des enregistrements. Il faut avouer une certaine déception car ces entretiens restent très anecdotiques. Ils apportent, certes, un éclairage sur les difficiles conditions de travail pendant la période communiste, mais disent peu sur les intuitions qui ont présidé à l'élaboration de l'œuvre de Kieslowski.

Le cinéaste s'y montre pessimiste sur la société et sur l'avenir de l'humanité en général, et il faut savoir saisir telle ou telle remarque qui, en passant, permet de mieux comprendre son œuvre, encore mal connue pour les films qui précèdent *Le Décalogue* (1988-1989). Une filmographie complète en fin de volume rendra service.

En fait, au-delà des fragments d'écrits, dont certains remontent à ses années d'école de cinéma, on retiendra surtout un entretien qu'il a accordé à un groupe de lycéens quelques jours avant sa mort, le 13 mars 1996. Ses jeunes interlocuteurs expriment leur anxiété de ne pas savoir poser des questions « intelligentes » ! Mais précisément parce que leurs interrogations sont simples et directes, elles induisent chez Kieslowski des répon-

ses qui nous permettent de saisir avec plus de précision ses convictions d'artiste. Sans que le cinéaste l'ait voulu, ces pages sans prétention sont comme un testament.

Guy-Th. Bedouelle

■ Littérature

Choisies et racontées par Ramsay Wood *Kalila et Dimna*

Fables indiennes de Bidpai

Albin Michel, Paris 2006, 316 p.

Compilées en sanscrit il y a près de 2000 ans, ces fables ont été traduites en plus de 50 langues, de la Chine à l'Éthiopie, de la Grèce à l'Espagne, de la Suède à la France. Esope, puis La Fontaine y puisèrent leur inspiration. On se délecte à la lecture de ces contes non moralisateurs, qui illustrent l'éternelle nature humaine, sous le déguisement d'aventures animalières plus ou moins cocasses.

S'emboîtant les unes dans les autres, ces fables nous parlent de la soif de pouvoir, des intrigues, des vengeance, de la jalousie mais aussi de la solidarité ou de l'amitié. Toute ressemblance avec le monde actuel... est la bienvenue !

Écoutons le conseil de maître Bidpai au roi qu'il a régalé et enseigné de ses contes : « Mes histoires ne demandent, à ce stade, aucun commentaire, aucune élucubration, aucune analyse de votre part, de la mienne ou de quiconque [...] Il faut résister à la tentation de les assortir de gentilles petites rationalisations, de formules percutantes, de résumés analytiques, de marques symboliques ou toutes autres commodités de classement. L'encapsulation mentale pervertit le remède et le rend inopérant. »

C'est un trésor à ruminer dans le secret en laissant faire le temps. Ramsay Wood nous en offre une lecture savoureuse, grâce à une « verve jubilatoire ». Du début à la fin, on ne s'ennuie pas.

Marie-Thérèse Bouchardy

Amherdt François-Xavier, *Prêcher l'Ancien Testament aujourd'hui. Un défi herméneutique*. Academic Press, Fribourg 2006, 710 p.

Barthélemy Dominique, *Critique textuelle de l'Ancien Testament. T. 4. Psaumes*. Academic Press/Vandenhoeck & Ruprecht, Fribourg/Göttingen 2005, XLVIII + 932 p.

Bauckham Richard, *La théologie de l'Apocalypse*. Cerf, Paris 2006, 200 p.

Benoît XVI, *Pensées spirituelles*. Cerf, Paris 2006, 80 p.

Bérulle Pierre de (cardinal), *Œuvres complètes. IV. Correspondance. Lettres 1-205*. Cerf/Oratoire de Jésus, Paris 2006, 508 p.

Calvez Jean-Yves, *Marx et le marxisme. Une pensée, une histoire*. Eyrolles, Paris 2006, 160 p.

*****Col.**, *Formes de l'engagement littéraire (XV^e-XX^e siècles)*. Antipodes, Lausanne 2006, 282 p. [40597]

*****Col.**, *La quête de guérison. Médecine et religions face à la souffrance*. Bayard, Paris 2006, 416 p. [40529]

*****Col.**, *Mélanges carmélitains. Histoire, mystique et spiritualité*. Parole et Silence, Paris 2006, 134 p. [40561]

Conférence des évêques suisses, *Recommandations en cas de réaffectation d'églises et de centres ecclésiaux*. Secrétariat de la Conférence des évêques suisses, Fribourg 2006, 16 p.

Conseil pontifical pour le dialogue interreligieux, *Le dialogue interreligieux dans l'enseignement officiel de l'Église catholique - du Concile Vatican II à Jean-Paul II (1963-2005)*. De Solesmes, Solesmes 2006, 1700 p.

Desthieux Monique, *Désir de voir Dieu et amour chez Guillaume de Saint-Thierry*. Abbaye de Bellefontaine, Bégrolle-en-Mauges 2006, 466 p.

Fèvre Louis, *Penser avec Emmanuel Levinas*. Chronique sociale, Lyon 2006, 266 p.

Flipo Claude, *Hommes et femmes du Nouveau Testament. Cinquante portraits bibliques*. Seuil, Paris 2006, 256 p.

Guibert Etienne, *Le Mystère du Christ d'après Henri de Lubac*. Cerf, Paris 2006, 504 p.

Kobia Samuel, *Called to the one hope. A new ecumenical epoch*. WCC Publications, Genève 2006, 144 p.

Lang Uwe Michael, *Se tourner vers le Seigneur. L'orientation de la prière liturgique*. Ad Solem, Genève 2006, 144 p.

Lossky Vladimir, *A l'image et à la ressemblance de Dieu*. Cerf, Paris 2006, 252 p.

Mathyer Eric, *Clown d'hôpital, mon métier. Docteur Panosse. D'en bas*, Lausanne 2006, 176 p.

Mounier Emmanuel, *L'affrontement chrétien*. Parole et Silence, Paris 2006, 126 p.

Rocco Fiammetta, *L'écorce miraculeuse. Le remède qui changea le monde*. Noir sur Blanc, Lausanne 2006, 328 p.

Sevegrand Martine, *Temps présent : une aventure chrétienne (1937-1992). T 1. Un hebdomadaire (1937-1947)*. Temps Présent, Paris 2006, 324 p.

Steggink Otger, *Introduction au Château intérieur de sainte Thérèse d'Avila*. Parole et Silence, Paris 2006, 104 p.

Tillich Paul, *Théologie systématique. Troisième partie. L'existence et le Christ*. Cerf, Paris 2006, 288 p.

Tilliette Xavier, *L'Église des philosophes. De Nicolas de Cuse à Gabriel Marcel*. Cerf, Paris 2006, 306 p.

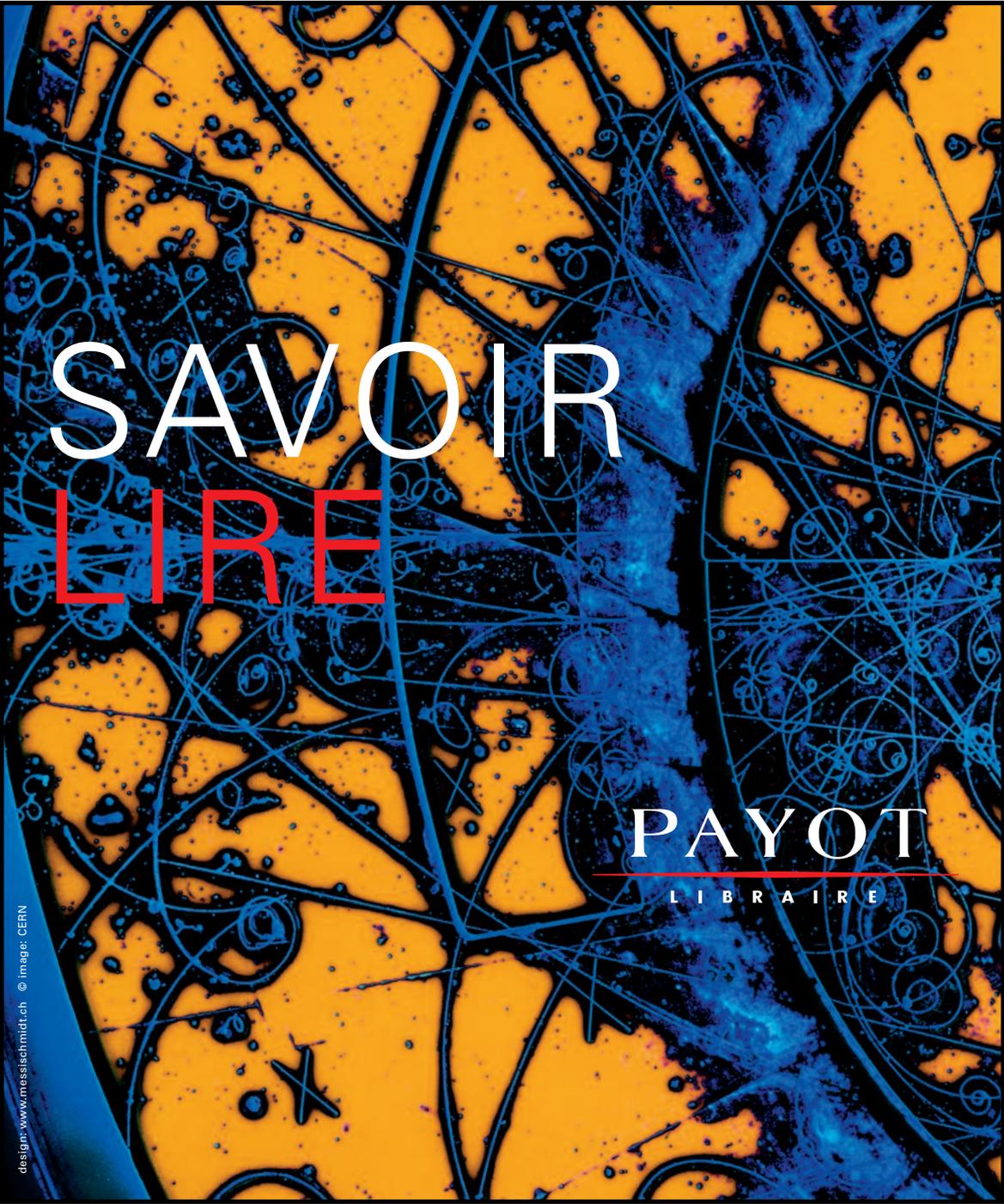
Ugeux Bernard, *Traverser nos fragilités*. L'Atelier, Paris 2006, 160 p.

Vouga François, *Évangile et vie quotidienne*. Labor et Fides, Genève 2006, 290 p.

Waks Fabienne, *ATD Quart Monde. Joseph Wresinski, la pauvreté au corps à corps*. Textuel, Paris 2006, 112 p.

JAB
1950 Sion 1

envois non distribuables
à retourner à
CHOISIR, rue Jacques-Dalphin 18
1227 Carouge



SAVOIR
LIRE

PAYOT
LIBRAIRE